

Le portrait-robot du *Délit** profite de ses vacances pour devenir un vieux sage. Démonstration:

Encore sur la grève pp.6,7,8 • Quoi faire à Montréal cet été pp.16-17

Un grand paradoxe de la vie: les biscuits mous deviennent durs et les biscuits durs deviennent mous.

En finir pour mieux partir
édito p.3 rétro pp.10-13

Cahier création
supplément détachable



* En vrai, on est plus beaux.

Le **Méga** cocktail CGA

L'événement étudiant de l'année!

Près d'une trentaine d'exposants à la foire de l'emploi, soit plus du double de l'édition 2007!



Le 4 à 7 du 21 février dernier était animé par Virginie Coossa : un réel succès! Près de 400 étudiants, membres CGA et FCGA étaient présents.



Virginie Coossa



2008, une année de renouveau

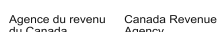
Le président du Conseil de l'Ordre, monsieur Pierre Samson, FCGA, a souligné le 100^e anniversaire de l'Ordre et la nouvelle loi sur la comptabilité publique qui permettra aux CGA d'effectuer la vérification des compagnies privées et publiques.



Grande nouvelle!

L'Ordre des CGA du Québec a profité de l'événement pour procéder à la signature officielle d'une entente avec l'Université de Sherbrooke afin d'offrir le programme en expertise professionnelle (PEP) à distance dès l'automne 2008.

L'Ordre des CGA remercie les partenaires du Méga cocktail CGA 2008



ENTREPÔT ÉTUDIANT

À partir de

\$99⁰⁰

pour l'été

Appelez-nous maintenant pour plus d'information et pour réserver!

514-526-6666

McGILL DAILY le délit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Assemblée générale extraordinaire

Le Conseil d'administration de la Société des publications du Daily (SPD), éditeur du *Délit* et du *McGill Daily*, convoque une assemblée générale extraordinaire

le 14 avril 2008

dans Bronfman 651 à 18h.

Cette assemblée générale extraordinaire est requise afin de revoir les amendements constitutionnels adoptés lors de l'assemblée générale annuelle du 1^{er} avril dernier.

Tous les membres sont cordialement invités.

Pour de plus amples renseignements, contactez la directrice générale de scrutin, à cro@dailypublications.org.

Mes chers collaborateurs,

En tant qu'éditeurs de vos articles qui arrivaient en

Retard, bâclés ou sans titre, nous en avons bavé.

Cependant, nous ne sommes pas rancuniers, mais plutôt

Infiniment reconnaissants pour votre travail.

Votre dévoué,

Le Délit

Pour se remémorer les meilleurs moments du *Délit* cet été:

www.delitfrancais.com

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B-24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784
Télécopieur : +1 514 398-8318

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Laurence Martin

Nouvelles

nouvelles@delitfrancais.com
Chef de section

Zoé Gagnon-Paquin
Secrétaire de rédaction
Alexandre Duval

Arts&culture

artsculture@delitfrancais.com
Chef de section

Lawrence Monoson
Secrétaire de rédaction
Pierre-Olivier Brodeur

Société

societe@delitfrancais.com
Julie Rousseau

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnateur visuel

visuel@delitfrancais.com
Vincent Bezault

Coordonnatrice de la correction

correction@delitfrancais.com
Cynthia Cloutier Marenger

Collaboration

Jean Arlet, Rosalie Bélanger-Rioux,
Laurence Bich-Carrière, Vanaka
Chhem-Kieth, Rémi Dion, Dave
Douglas, Samuel Drory, Stéphanie
Dufresne, Guillaume Dutil, Ramzi
El-Fakhri, Philippe Joly, Annie Li,
Alexandre de Lorimier, Jimmy Lu, Louis
Melançon, Maysa Pharès, Mathilde
Routy, Mathieu Rouy.

Couverture

Vincent Bezault

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B-26
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6790
Télécopieur : +1 514 398-8318
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Gérance

Pierre Bouillon

Photocomposition

Mathieu Ménard

The McGill Daily • www.mcgilldaily.com

coordinating@mcgilldaily.com

Drew Nelles

Conseil d'administration de la Société des publications du Daily (SPD)

Sarah Colgrove, Jeremy Delman,
Daniel Langer, Alexandre de
Lorimier[chair@dailypublications.org],
Laurence Martin, Erika Meere, Drew
Nelles, Max Reed, PJ Vogt.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le
texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la
Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la repro-
duction de ses articles originaux à condition d'en mentionner
la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les
droits avant été auparavant réservés, incluant les articles de la
CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas
nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit*
n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité pa-
rait dans ce journal.

Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimerie
Quebecor, Saint-Jean-sur-le-Richelieu (Québec).

Le Délit est membre fondateur de la Canadian University Press
(CUP) et du Carrefour international de la presse universitaire
francophone (CIPUF).

www.delitfrancais.com
redaction@delitfrancais.com

Le début de la fin

campus

Laurence Martin

Le Délit

Les choses qui se terminent nous ren-
voient très souvent à leur commence-
ment. Ceux qui passent ces jours-ci
leur *final* final repensent à leur premier cours
à McGill. Ceux qui déposent leur mémoire
se rappellent l'instant où ils ont trouvé leur
sujet de recherche. Ceux qui quittent leur
emploi revivent leur première journée de
travail. Et puis, enfermés dans leur chambre
un samedi soir pour rédiger leur énième ar-
ticle de l'année, les petits déliites songent au
moment où ils ont eu l'idée tordue de «s'im-
pliquer». «Engagez-vous qu'ils disaient...»,
les Romains.

Et moi, alors que vient le temps de si-
gner mon dernier éditorial, je ne songe point
à tous les soirs où j'ai maudit mes colocatai-
res à cause du bruit intenable dans la pièce
voisine, eux qui ne connaissaient apparem-
ment pas les mots «fin de session», mais
bien au premier journal de l'année, celui qui
nous a occupés bien plus longtemps qu'un
samedi soir.

Premier *Délit*

Pour célébrer le trentième anniversaire
du *Délit*, l'équipe éditoriale avait décidé de
se lancer dans un premier numéro «obèse».
Que dire? Nous étions seulement zélés...
et un peu naïfs. Nous avons parcouru les
archives de plusieurs centaines de *Délit*, re-
trouvé le premier rédacteur en chef du jour-
nal, réalisé des dizaines de montages pho-
tos avec des céleris au Cheez Whiz sur une
nappe orange et brune (année 1977 oblige).
Le dimanche soir, la tension a commencé à
monter lorsque la correctrice a vu le nom-
bre d'articles s'accumuler dans sa boîte de
réception («Vous avez 30 nouveaux messa-
ges»). Puis, le jour fatidique du lundi arriva.
Entre l'une qui avait décidé que c'était *le*
jour pour s'acheter des meubles chez IKEA,
l'autre qui n'en pouvait plus de retoucher les
photos de ses ballons, la journée/soirée/nuît
de production s'est terminée très tard. Il s'en
est fallu de peu qu'il n'y ait pas de journal du
tout. À 1h00 du matin, un agent de sécurité
est entré dans le local, nous priant de sortir
parce que l'édifice allait fermer. Je ne sais pas



comment nous avons fait, mais après quinze
minutes de négociations, il nous a finale-
ment laissés tranquilles. Nous avons célé-
bré notre accomplissement au Tim Hortons
ouvert 24h de la rue University et avons juré
que les prochaines productions ne se termi-
neraient pas avec un café-goût-eau-de-vais-
selle à 2h00 du matin.

Dernier mot

Une petite note sur la nature même du
Délit pour finir. Lorsque les gens apprennent
que vous travaillez pour un journal étudiant,
ils pensent tout de suite que vous voulez faire
carrière dans le monde des médias. Comment
vous expliquer que *Le Délit* n'est pas comme
ça? Nos collaborateurs ne sont pas des «jour-
nalistes» —seulement des étudiants pauvres
qui veulent des billets de théâtre gratuits.
Notre contenu va du «chialage» contre le
français à McGill au Mohammed délit, qui
remplit les trous de dernière minute (heureu-
sement qu'on a les chroniques artistiques!).
Notre lectorat, s'il existe, est majoritairement
constitué d'étudiants qui ne réagissent à
aucun de nos articles et de ma maman (qui
me trouve bien bonne). *Le Délit* ne se prend
pas au sérieux ou pour un média profession-
nel. Et surtout, il n'aspire pas à le devenir.

Attention – boîte de remerciements

(Interrompez votre lecture si vous
êtes du genre à fermer votre téléviseur au
moment du discours des gagnants à la cé-
rémonie des Oscars).

Pour terminer cette ode au commen-
cement, un petit mot à ceux qui ont hâte
d'en finir. Un immense bravo à toute
l'équipe du *Délit* —et tout particulière-
ment à Zoé pour sa source de stress heb-
domadaire du dimanche, à Julie pour ses
autopromos et son iPod, à Mathieu pour
son gâteau chocolat-porto, ses trois ar-
ticles en moyenne par semaine et pour
avoir corrigé toutes mes maladroites avec
InDesign, à Cynthia pour son calme face
aux vagues d'imprécisions grammaticales
sur lesquelles les dictionnaires refusent de
se prononcer, à Alex pour son immense
dévotion à la page 4, à Louis pour nous
avoir délaissés pour un stage avec les pe-
tits enfants d'Afrique (je crois que je ne
m'en remettrai jamais), à Vincent pour
ses castors, à Lawrence pour ses tableaux
dont il est le tsar, à P-O pour ses chro-
niques littéraires qui comptent au moins
deux lectrices fidèles (sa «blonde» et moi).
Vous valez toutes les mères multiculturel-
les du monde depuis 1977. ☺



Début du piquetage à
Concordia

Fin du piquetage à
l'UQÀM

Les nouvelles de
Ta Mère

L'art sens dessus
dessous n'est plus

Le Délit fait relâche pour l'été.
Nous serons de retour le mardi 9 septembre prochain.
Bonnes vacances!

Insolite: la flamme olympique menacée par les ours

Tibet: après le feu, la flamme

Selon Zhang Qingli, officiel chinois de haut rang au Tibet, la flamme olympique passera par la région de l'Himalaya au cours des prochaines semaines malgré les manifestations qui secouent depuis le 14 mars dernier le territoire occupé. La Chine a interdit dernièrement aux journalistes l'accès au Tibet et aux provinces voisines. Dans le but de faire pencher l'opinion internationale de son côté, le gouvernement y a toutefois organisé un voyage de presse de trois jours dans la semaine du 24 mars. Malheureusement pour les organisateurs, durant leur visite dans un temple, des journalistes occidentaux ont été interpellés par une trentaine de moines. Un de ces derniers a capté leur attention en répétant: «Le Tibet n'est pas libre, le Tibet n'est pas libre».

25 000 représentants des médias sont attendus au cours des Jeux olympiques de Pékin, qui débiteront le 8 août prochain. Il semble toutefois difficile de prévoir la réaction des autorités chinoises face à leur présence. Les sites Internet de Radio-Canada et de la CBC

ont été bloqués en Chine il y a plusieurs mois, bien avant les récents événements qui se déroulent au Tibet. Certaines sections d'importants sites d'information, comme celui de la chaîne britannique BBC, sont également bloquées. La plupart des responsables occidentaux se montrent très prudents face à l'idée de boycotter les jeux pour inciter la Chine à changer ses politiques concernant le Tibet, car ils souhaitent éviter de créer de nouvelles tensions avec le pays le plus peuplé de la planète. La Chine gouverne le Tibet depuis son invasion en 1951 (Radio-Canada).

Si vous apercevez un ours, faites le mort

Erreur! Surtout pas, malheureux! Le ministère des Richesses naturelles de l'Ontario a créé dernièrement un document informatif intitulé «Les ours et les écoles. Ce que vous pouvez faire». Le document explique aux écoliers ce qu'ils doivent faire s'ils rencontrent un ours dans leur cours d'école, si l'ours les voit ou s'il se dirige vers eux... Résumé: ne jouez pas avec le nounours, reculez lentement sans lui tourner le dos et évitez de faire le mort.

Controverses

Citation de la semaine

«C'est un monde qui n'est pas bâti sur l'idée généralement admise que les oies sont blanches, mais sur la surprise des oies noires.»

Dans un article publié mardi dernier dans le quotidien libanais *Annahar*, le journaliste Samir Atallah décrit le monde comme bâti sur l'imprévu. Pour soutenir sa métaphore, il cite Edward John Smith, capitaine du Titanic, en 1907: «Durant toute ma vie active, je n'ai encouru aucun incident digne de mention. Durant toutes mes années en mer, je n'ai rencontré qu'un seul navire en détresse. De toute ma vie, je n'ai vu ni débris de bateaux [...] ni fait face à un épisode qui aurait pu se terminer en catastrophe». M. Atallah tient ainsi à inviter les dirigeants du Liban à mettre un terme à la grave crise politique du pays avant qu'elle ne dégénère.

-compilé par Ramzi El-Fakhri

En trois vitesses

en hausse

LES «PETITS» CHOCS DU PISTOLET TASER

Les agents de la Gendarmerie royale du Canada se sont servis du pistolet à décharge électrique —aussi connu sous le nom de Taser— 1400 fois en 2007. Ces données démontrent une hausse drastique de son utilisation par rapport à 2005, alors que les policiers n'y avaient eu recours que 597 fois. La première utilisation de cette arme au Canada date de 2001 (Radio-Canada).

au neutre

LE CHÔMAGE AU QUÉBEC

Le marché de l'emploi est resté stable en février au Québec avec 3 300 créations d'emplois. Le taux de chômage au Québec a atteint 7% en février, à peu près le même pourcentage qu'en janvier. Il s'agit du niveau de chômage le plus bas en 33 ans. Le Québec demeure toutefois en haut de la norme nationale: le taux de chômage pour l'ensemble du Canada est de 5,8 % (Statistique Canada).

en baisse

LES COURRIELS FRAUDULEUX

L'Internet Crime Complaint Center a reçu 206 884 plaintes pour cyberfraudes en 2007. Il s'agit d'une diminution de 0,3% par rapport à 2006. 73,6% des fraudes ont été commises via courrier électronique et 32,7% via des pages Web. Cette agence américaine est une branche conjointe du FBI et du Centre national de la criminalité des cols blancs. Elle est chargée de lutter contre les fraudes commises sur Internet (AP).

Habit de ville Maysa Pharès

LA RUE N'EST PLUS FRIGIDE. LE jour est arrivé où Montréal, timide, daigne enfin découvrir la couleur de ses trottoirs. Les Montréalais peuvent, voyeurs, admirer l'échancrure audacieuse des rues et des ruelles du Plateau et d'ailleurs. La ville se déshabille et s'allège du surplus de poids qui l'a accablée pendant trois mois.

Je ressors mes ballerines. Ces ballerines dont l'inconfort m'a tant manqué et qui me promènent à travers les quartiers; les quartiers se pomponnent, galopent à l'heure d'été et se mettent à la mode. Rue Prince-Arthur, un café, d'ordinaire peu clinquant, ressort un lot modeste de chaises en plastique. Foule. Babillages. Les chaussures légères des femmes les plus hardies résonnent d'un bruit sec sur l'asphalte (encore neuf) du boulevard Saint-Laurent. La ville, désengourdie, s'étire et se rhabille. Le marteau-piqueur pique, et frappe de plus belle les chaussées inondées d'un soleil cru.

Matin. Des hommes en bleu s'affairent. Casques, bruits, panneaux, tournez, action! Avenue des Pins, le Théâtre de Quat'Sous n'est plus qu'un îlot de travaux. Qui sait ce qu'à l'automne il sera devenu. Saint-Urbain, les piétons traînent

Ballerines

le pas. Les autos accélèrent. Les roues ne patinent plus. Les moteurs s'impatientent à la lumière orange. Le temps est élastique. La ville s'est levée tôt et se couchera tard. Tout comme cet étudiant qui, du haut d'une tour coulée en béton brut, contemple le bal des gens entre des étendues de neige où l'on distingue... de l'herbe!

Midi. Un employé muni de son dîner s'assied sur un rebord, boulevard de Maisonneuve. Il parle du beau temps à une belle collègue. Étourdi, il contemple une tour à bureau; le sien est au douzième étage. L'hiver lui a tant fait presser le pas, tant fait baisser la tête, qu'il n'avait plus levé les yeux sur ce lieu familier. Avenue du Parc, un indécis s'attarde devant un étalage de fruits. Rien ne presse. Rue de Bullion, un bonhomme en caleçon déblaie une entrée sale. Rue Sainte-Catherine, trop de monde, passons. Côte-des-Neiges, le cordonnier de la rue Swail salue une dame blonde. Terrasses, journaux, on parle du soleil.

Nocturne. Avenue du Mont-Royal, trois fumeurs se tiennent à la sortie d'un bar. On bouscule. Ils bloquent le passage. Rue de l'Esplanade, devant sa porte qui annonce «chien méchant», un vieil homme en béret prend l'air du soir en fumant



une pipe. Tout est dit. L'hiver a déposé son bilan. Bientôt nos échéances elles aussi prendront fin.

Le mot d'ordre final de ce propos brouillon est de garder l'œil vif, de marcher au soleil, de décortiquer l'espace. *Le Délit* restera sur les présentoirs jusqu'en septembre, discret participant du paysage urbain. Feuillotez-le, laissez-le traîner pour qu'un passant s'en empare et l'abandonne à son tour sur un banc, sous un siège... peu m'importe. Car mes ballerines, elles, vont tinter et craquer sur les pavés cuisants. Les bruits urbains, jadis étouffés par l'habit hivernal, resurgiront, distincts. Montréal.

Ma ville.



Mon espace.

Devenir propriétaire est à votre portée avec Club Sommet! Vivez dans un quartier millionnaire - le «Golden Mile», juste au-dessus de Sherbrooke - à un prix plus abordable que la location! Profitez des magasins, des cafés, des bars et du métro à deux pas de votre chez-soi, ou restez à l'intérieur pour apprécier les piscines intérieures et extérieures, le centre de conditionnement physique, le patio situé sur le toit et l'espace à facture moderne! Si vous souhaitez échapper aux inconvénients de la location, rejoignez le Club! Vous pourrez bâtir votre capital propre pour le futur - DÈS MAINTENANT!



Propriétaire au centre-ville

à partir de **1 39,900\$**
Studio, suite à 1 ou 2 chambres

appelez 1-888-713-8882
ou www.clubsommet.ca

3475 rue de la Montagne



Heures - bureau de vente et suite modèle:
Lun-Jeu 1 à 7 Sam-Dim 12 à 5

Les «TA» de McGill bientôt en grève ?

Les auxiliaires d'enseignement espèrent que la période d'examens imminente pourra finalement leur obtenir une conciliation avec l'université.

campus



Jean Arlet
Le Délite

Les membres de l'Association des étudiants gradués employés à McGill (AGSEM) se sont donné un mandat de grève lors d'une assemblée générale spéciale tenue le lundi 31 mars dernier. 79 p. cent des 350 étudiants auxiliaires d'enseignement (connus sous le nom de «TA») présents ont appuyé une proposition pour entrer en grève générale «au moment le plus opportun» si les négociations entre l'administration et l'association étudiante ne se concluent pas prochainement par la signature d'une convention collective. Les auxiliaires d'enseignement risquent donc de perturber la période des examens finaux, qui débute le lundi 14 avril prochain.

Les membres de l'AGSEM travaillent

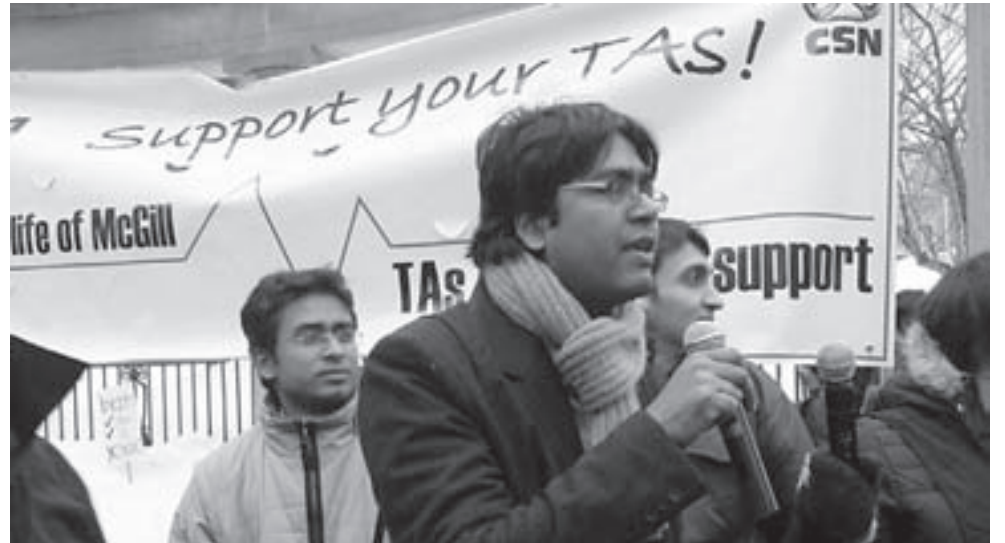
avec une convention collective expirée depuis le 30 juin dernier. Les pourparlers, entamés en octobre avec l'administration de l'université, n'ont pas encore abouti à une entente concrète puisque l'université n'a jusque ici proposé aucun compromis sérieux.

L'AGSEM augmente la pression

Les étudiants diplômés blâment l'université pour la situation actuelle. Selon eux, l'administration refuse continuellement de se soumettre à leurs demandes salariales, qu'ils jugent modestes. «Nos revendications sont raisonnables puisqu'on n'exige pas de McGill d'égaliser la rémunération qu'offrent les universités d'Ottawa et de Toronto», maintient Salim Ali, président de l'AGSEM. L'association souhaite également que l'administration assigne un espace de travail à chaque auxiliaire d'enseignement, qu'elle paie pour des périodes de formation et qu'elle impose un ratio professeur/étudiant pour le tutorat.

Les négociations infructueuses s'éternisant, les auxiliaires d'enseignement ont dû changer de tactique. «Jusqu'à maintenant, tout a été fait pour limiter les moyens de pression, mais nous exercerons notre mandat de grève si nous ne pouvons pas conclure une entente prochainement», affirme Natalie Kouri-Towe, vice-présidente externe de l'AGSEM.

L'AGSEM se sert du vote de lundi avant tout pour envoyer «à l'administration un signe qu'il est temps de passer aux choses



Salim Ali revendique de meilleures conditions de travail avec l'AGSEM.

Zoé Gagnon-Paquin / *Le Délite*

sérieuses», explique Salim Ali. Les membres de l'AGSEM espèrent que la menace d'une grève durant les examens finaux poussera McGill à faire des concessions et à essayer de trouver un terrain d'entente.

McGill ne tolérera aucune perturbation

Morton J. Mendelson, vice-principal exécutif adjoint, affirme que l'université continuera d'agir de «bonne foi» et fera tout en son pouvoir pour éviter une grève. McGill a d'ailleurs récemment nommé le ministre du Travail du Québec comme conciliateur dans le processus de négociation.

Pourtant, dans un courriel que Mendelson a fait parvenir à toute la communauté univer-

sitaire vendredi dernier, le vice-principal enjoignait explicitement les étudiants à briser les piquets de grève si l'occasion se présentait, ce que Yakov Feygin, partisan de premier cycle de l'AGSEM, dénonce comme une information «trompeuse et ridicule» parce que les piquets ne s'appliqueraient pas aux étudiants de premier cycle de toute façon. «Répandre cette information est une tentative pour noircir le nom de l'AGSEM et effrayer les étudiants.»

Si la grève a lieu, l'université demeurera donc ouverte et les activités scolaires auront lieu conformément aux horaires annoncés. Le dernier tour de négociations a eu lieu hier lundi, à la suite de quoi la grève pourrait être déclenchée à tout moment. ☉

Les McGillois ne récolteront pas que des notes

Le groupe étudiant Campus Crops a enfin pu s'aventurer dehors mercredi dernier pour installer ses mini-serres en plein coeur du campus du centre-ville.

campus



Samuel Drory
Le Délite

Formé en septembre dernier, le nouveau club mcgillois consacré à l'agriculture urbaine a milité durant toute la session d'automne auprès de l'administration de l'université et du Conseil sur le maintien du campus pour obtenir le droit de cultiver un espace vert au centre-ville pendant l'été. Bien que, d'après plusieurs membres, l'administration semblait être ouverte à la négociation, ce fut l'École d'environnement de McGill, située au 3534, rue University qui leur a enfin offert sa cour arrière au mois de janvier dernier.

Le terrain, d'une superficie équivalente à deux espaces de sta-

tionnement, compte désormais trois mini-serres qui accueilleront bientôt un assortiment de fruits et légumes comme il en pousse depuis quelques semaines dans les grandes serres-études du campus Macdonald. À cela, le club espère ajouter au cours de l'été des jardins suspendus et des plantes en pots.

Pour qui les aliments?

D'après Vikram Bhatt, professeur d'architecture à McGill, un espace d'une vingtaine de mètres carrés peut produire environ 100 kg de plantes comestibles, dépendamment des espèces plantées. Au cours de l'été, Campus Crops pourrait donc produire plusieurs centaines de kilogrammes d'aliments.

«Les bénévoles qui y travailleront l'été pourront rapporter des aliments chez eux, précise Jillian Jackson, membre de Campus Crops, mais la plu-



L'équipe de Campus Crops célèbre sa première réalisation.

Samuel Drory / *Le Délite*

part seront livrés à la fin de l'été à Midnight Kitchen.» Les bénévoles de Midnight Kitchen s'en réjouissent. «En général, nous essayons d'être aussi soucieux de l'environnement que possible, commente Natalie Chan, bénévole pour Midnight Kitchen, mais nous n'avons pas beaucoup d'options et nous ne pouvons pas toujours nous procurer des produits locaux. Puisque cette option se présente à nous, on va en profiter.»

McGill leader en agriculture urbaine

Campus Crops est le petit dernier d'une série d'initiatives provenant de la communauté mcgilloise en matière d'agriculture urbaine. Des bénévoles d'Alternatives et de Santropol Roulant, deux organisations à but non lucratif, ainsi que des chercheurs du Groupe pour une habitation à coût modi-

que de l'école d'architecture de McGill, ont notamment donné naissance l'été dernier à Edible Campus, un jardin de 120 mètres carrés situé devant le bâtiment Burnside.

Vikram Bhatt y voit un bon début, mais estime que l'on pourrait en faire davantage pour rendre les villes plus vertes: «Les lois d'aménagement du territoire n'encouragent pas l'agriculture urbaine, mais cela pourrait changer si les architectes se mettaient au courant et comprenaient qu'on peut intégrer ce genre d'activité dans le design des bâtiments.»

Montréal est en avance à ce chapitre par rapport à la plupart des villes nord-américaines: on y compte près de 7000 jardins personnels et une trentaine de jardins communautaires qui sont exploités par un total de 12 000 personnes, ce qui représente 1,5 p. cent de la population métropolitaine. ☉



Samuel Drory / *Le Délite*

Les chargés de cours de Concordia finissent le trimestre en grève

Les membres de l'Association des professeurs à temps partiel de l'Université Concordia (APTPUC) ont poursuivi hier et aujourd'hui leur grève rotative, lancée la semaine dernière.

local

Guillaume Dutil
Le Délite

Le trimestre se termine donc sans résolution du conflit de travail et, à moins d'un improbable règlement demain, les syndiqués se prononceront jeudi ou vendredi sur de nouveaux moyens de pression. «On ne veut surtout pas faire de mal à nos étudiants», insiste Maria Peluso, présidente de l'APTPUC (CUPFA, en anglais) et chargée de cours en science politique. «C'est pour ça qu'on a attendu aussi longtemps», dit-elle en rappelant que ses membres sont sans contrat de travail depuis maintenant six ans et que le syndicat a voté à 97% en faveur d'un mandat de grève illimité depuis le mois d'octobre dernier.

Les chargés de cours avaient jusqu'ici évité de piqueter durant les heures de classe, de manière à importuner le moins possible les étudiants. Aujourd'hui mardi étant la dernière journée de cours du trimestre d'hiver, les seuls moyens de pression qui resteront aux enseignants sont ceux touchant les examens et la divulgation des notes finales. Aucune annulation d'examen ne semble prévue pour

l'instant, mais Mme Peluso annonce déjà qu'après la journée de négociation prévue mercredi, le syndicat jugera s'il est opportun de retenir les notes finales.

La confiance ne règne pas

«Les administrateurs passent; ce sont des oiseaux de passage. Ils sont incompetents dans la gestion», lance la leader syndicale, qui évoque le jeu de chaise musicale en cours à la haute direction et les problèmes financiers de l'université. Visiblement désabusée face à l'intransigeance de son employeur, Mme Peluso se dit convaincue que l'administration n'appliquera pas la nouvelle convention, quel que soit son contenu.

«Ils s'en foutent!» [Les négociateurs patronaux] arrivent en retard aux réunions, ils ne sont pas préparés, ils n'ont pas de temps pour nous. Après ça, ils s'en remettent à des mensonges et à des spins pour faire passer leur point de vue.» Mme Peluso souligne que l'administration concordienne est généralement plus prompte à délier les cordons de sa bourse pour ses avocats que pour ses employés.



Con.U.: l'Université Concordia a vu défiler la manifestation de ses professeurs à temps partiel hier lundi.

Dave Douglas / Le Délite

Les chargés de cours de Concordia sont les moins bien payés du réseau universitaire québécois. Ils reçoivent 5500\$ par cours, contre les 8000\$ qu'offrira en 2010 l'UQAM à ses chargés de cours. Ce salaire se mesure difficilement, selon eux, à la place importante qu'ils occupent dans l'enseignement: ils donnent 40% des cours offerts par Concordia.

L'APTPUC demande le maintien d'une limite du nombre d'étudiants par cours et l'équité du salaire et des conditions avec les chargés de cours des autres universités québécoises.

«[L'administration] retire des 'négos' des aspects qu'elle nous avait déjà accordés, comme la question du nombre limite d'étu-

dants par classe, qui était sur le point d'être résolue, et celle du droit de regard sur les «cours réservés», où l'université engage des enseignants spéciaux avec une entière discrétion sur leur salaire et leurs conditions», remarque Mme Peluso. À titre d'exemple, l'ex-premier ministre Bernard Landry avait reçu 35 000\$ pour enseigner un cours à Concordia.

Appui réel mais fragile

Le mouvement de grève se poursuit jusqu'ici avec l'appui des associations étudiantes et de la CSN. L'exécutif de l'APTPUC se dit toutefois conscient que le soutien des étudiants pourrait se fragiliser si les moyens de pression en venaient à compromettre

la remise des notes et des diplômes. Sa présidente se fie pour l'instant aux nombreuses démonstrations d'encouragement reçues par l'APTPUC la semaine dernière, alors que des étudiants sont venus joindre les lignes de piquetage.

Julie Delisle, U3 en design graphique, et Giuki Cael, étudiant étranger en génie mécanique, ne semblent pas s'inquiéter outre mesure des moyens de pression des chargés de cours et réitèrent leur appui à la grève. «S'il faut que ça bouge, ils doivent prendre les moyens qu'ils ont entre les mains», résume Julie Delisle, indiquant qu'elle rejoindra probablement les enseignants sur les lignes de piquetage cette semaine. ☉

Quand la solidarité est à la mode

Revue 2007-08
d'Oxfam-McGill.

campus

Annie Li
Le Délite

Le programme Change, créé aux États-Unis il y a huit ans dans le but d'aider les étudiants à développer et prendre en charge des comités universitaires d'Oxfam, s'est frayé un chemin au Québec cette année sous le nom de Programme d'engagement. Oxfam est un organisme non gouvernemental qui combat la pauvreté et l'injustice en agissant dans plusieurs secteurs et en faisant du

lobbying auprès de gouvernements et d'institutions internationales.

Kimberlee Desormaux, d'Oxfam-McGill, encourage à s'engager avec Oxfam sur les campus «pour poser des actions concrètes, comprendre les enjeux, l'histoire, la gravité des sujets. C'est lourd, mais intéressant de connaître ce qui se passe dans le monde, et aussi de comprendre le rôle du Canada dans tout ça».

À McGill, le comité Oxfam, formé depuis quelques années et comptant une trentaine d'étudiants, a mis à l'avant-plan cette année cinq «grandes causes», notamment l'accessibilité aux services publics essentiels, soit l'accès à l'eau, aux soins de santé, à l'éducation et à l'hygiène. À cet effet, Oxfam-McGill

a présenté une intervention théâtrale sur la réalité vécue par ceux n'ayant pas accès à ces services lors de la conférence JAM solidaire d'Oxfam-Québec, les 2 et 3 février derniers. Le comité a aussi tenu un kiosque sur les services publics lors de la Semaine des femmes.

Oxfam-McGill a également participé à la célébration de la Journée de l'eau en présentant un film sur la privatisation de l'eau et en animant avec le groupe Sustainable McGill une discussion sur les enjeux et les solutions du problème de l'eau. Le comité a de plus fait la promotion du Défi de l'eau, par lequel les gens sont invités à passer une journée en utilisant seulement 20 litres d'eau, minimum quotidien requis pour

assurer la survie d'une personne, selon le Programme des Nations Unies pour le développement.

La deuxième campagne que mène Oxfam-McGill fait la promotion du commerce équitable. Au cours de l'année, le comité a organisé presque chaque semaine une vente de chocolats équitables sur le campus et négocié avec les gérants des cafétérias de McGill afin de mettre plus en évidence le café équitable, et le rendre plus disponible.

Oxfam-McGill soutient de plus l'opposition aux ateliers de misère, connus sous le nom de *sweatshops*, le contrôle accru des armes à feu et la lutte contre le sida. Pour défendre cette dernière cause, le comité a organisé ce trimestre au bar Gert's la soirée cocktail Red

Nite, qui a permis d'amasser 200\$ pour Oxfam-Québec.

Pour les groupes d'intervention d'Oxfam sur les campus québécois, la difficulté reste, selon Mme Desormaux, de trouver un public en dehors du comité et de ses amis. Ils comptent sur l'appui d'Oxfam Québec, qui envoie à l'occasion une personne-ressource aux réunions des clubs universitaires. À McGill, un événement d'Oxfam attire en moyenne entre 25 et 50 personnes. ☉

Pour participer à la formation du Parcours de l'engagement ou s'inscrire à l'édition 2008 de l'École d'été de l'Institut du Nouveau Monde, qui se tiendra du 15 au 18 août à Québec, visitez www.inm.qc.ca

Fin de la grève à l'UQÀM

Le recours à l'intimidation judiciaire de la part de l'administration et la crainte de perdre une session ont dissous les lignes de piquetage des étudiants.

national

Stéphanie Dufresne
Le Délite

Réunis en assemblée générale le 1er avril dernier, les membres de l'Association facultaire étudiante des sciences humaines (AFESH) et de l'Association facultaire des étudiants en arts (AFEA) ont voté contre la reconduction de leurs mandats de grève, qui avaient débuté respectivement le 11 février et le 11 mars derniers. Les cours ont repris dès le lendemain. L'Association facultaire étudiante des lettres, langues et communication (AFELLC) avait mis fin à sa grève la première le 27 mars dernier. L'Association étudiante du module de science politique (AÉMSP) a été la dernière à voter le retour en classe le mercredi 2 avril, mettant fin à la grève étudiante à l'UQÀM.

Une déception?

«Nous avons vécu politique-

ment au-dessus de nos moyens pendant ces huit semaines!», s'exclame François-Xavier Charlebois, étudiant en travail social, joignant sa voix à celles de plusieurs étudiants, pourtant favorables à la grève, qui se disent déçus des résultats. Les grévistes exigeaient notamment un réinvestissement public massif en éducation postsecondaire, l'annulation du dégel des droits de scolarité et, à plus long terme, la gratuité scolaire.

Leurs revendications principales étaient cependant spécifiques au contexte de la crise financière dans laquelle l'UQÀM est plongée. Les étudiants en grève réclamaient le maintien des programmes, des salaires et des postes d'enseignement menacés de disparition par le projet de dégraissage financier mis de l'avant par l'administration de l'université. Les grévistes protestaient spécifiquement contre le fait que l'administration préférerait pénaliser la communauté univer-

sitaire plutôt que d'exiger un réinvestissement de l'État.

Retombées

La grève aura permis une rencontre avec le cabinet de la ministre de l'Éducation, Michelle Courchesne, et la critique en matière d'Éducation du Parti Québécois, Marie Malavoix, de même que des discussions avec l'administration de l'UQÀM. Peu de gains ont toutefois été obtenus.

La longueur de la grève –six semaines pour les étudiants en science politique, jusqu'à sept semaines pour les étudiants en sciences humaines– a suscité des tensions au sein des associations étudiantes. Les assemblées générales, qui décidaient une fois par semaine de la reconduction des mandats de grève, étaient le théâtre de débats enflammés. Selon Chloé Charbonnier, étudiante en science politique, les tensions étaient vives entre les partisans de la grève et ceux du retour en classe, allant parfois même jusqu'aux insultes personnelles.

Malgré leur déception, les étudiants soulignent quelques aspects positifs de cette campagne politique de longue haleine. Les événements des dernières semaines auraient contribué à un véritable éveil social. «La grève a permis de renchérir sur le débat actuel



concernant le financement de tout le niveau postsecondaire», affirme Chantal Lévesque, vice-présidente et coordonnatrice aux affaires externes de l'AFÉA.

«Beaucoup d'étudiants y ont vécu l'expérience des assemblées générales, de la démocratie participative et du militantisme politique», ajoute Justine Lévêque-Samoisette, étudiante du programme d'histoire, culture et société. «Ce fut très formateur et, dans ce sens, c'est un gain», conclut-elle.

La session ne sera pas annulée

Malgré un cumul de près de huit semaines de grève pour cer-

tains et des menaces d'annulation de session de la part de l'administration, la session poursuivra son cours. La Commission des études de l'UQÀM et le Conseil d'administration de l'université adopteront très prochainement les mesures de récupération devant valider le trimestre d'hiver 2008. Au préalable, la commission avait déjà déterminé quelques mesures intérimaires en prévision du retour des cours, notamment l'ajout d'heures de classe et de plages horaires supplémentaires les fins de semaine et les jours fériés. La session sera également rallongée de quelques semaines. ☉

Ignatieff discute citoyenneté mondiale à Concordia

Le numéro deux du PLC rêve d'une conciliation des identités provinciales, nationales et... mondiales.

national

Philippe Joly
Le Délite

Alors que leadership contesté de Stéphane Dion rend instable la situation du Parti libéral du Canada (PLC), c'est sur un ton non partisan et magistral qu'a tenu à s'exprimer Michael Ignatieff lors d'une conférence présentée vendredi dernier à l'Université Concordia. L'ancien candidat à la direction du parti et député d'Etoobicoke-Lakeshore a été invité le vendredi 4 avril dernier par l'Union des étudiants de Concordia et la cellule concordienne du PLC à développer sur le thème de la citoyenneté mondiale.

La conférence, intitulée «Citoyenneté mondiale: illusion ou réalité?», voulait mettre en lumière les ambiguïtés et les défis liés à l'avènement d'une société qui s'identifierait à



Ignatieff en conférence à Concordia.

Rémi Dion / Le Délite

l'humanité entière plutôt qu'à son État national exclusivement. M. Ignatieff a rappelé que la génération montante est aujourd'hui plus consciente des enjeux internationaux. «Cela impose de nouveaux devoirs et responsabilités envers le monde. [...] Le sentiment d'appartenir à la race humaine se traduit par une plus grande fraternité [...] et, au plan légal, cela se traduit dans les droits et libertés».

L'ancien professeur de Harvard a précisé pourquoi il est difficile de créer des droits universels. Entre autres, les différences culturelles peuvent interférer dans cette définition. «Comment pouvons-nous nous définir comme citoyens du monde si nous ne nous entendons même pas sur la liberté du mariage?». Michael Ignatieff faisait ainsi référence à son ancien auxiliaire d'enseignement, un Pakistanais qui avait été destiné à un mariage arrangé.

En ce moment, «l'appartenance humaine reste d'abord raciale ou religieuse». M. Ignatieff a rappelé comment les Balkans multiethniques, qui connaissaient une relative stabilité depuis plusieurs décennies –la pression soviétique aidant– ont explosé dans les années 1990 en ce qui devint un massacre ethnique.

«Une des choses que nous ne comprenons pas de nous-mêmes, [...] c'est que nos émotions sont le produit de l'histoire», a poursuivi M. Ignatieff. Les épisodes tragiques de l'histoire humaine ont façonné une nouvelle conscience universelle et ont affiné notre sensibilité à l'égard des enjeux mondiaux. Les tensions dans les Balkans ont par exemple accouché du principe de la «responsabilité de protéger», qui donne droit aux autres pays d'intervenir afin de stopper un conflit à l'intérieur d'un État incapable de le faire lui-même.

Michael Ignatieff a soutenu que «nous sommes à mi-chemin entre une citoyenneté

nationale et une citoyenneté mondiale». Le député libéral croit que ces deux appartenances ne sont cependant pas contradictoires. «Sans attachement local, il n'y a pas d'attachement mondial. [...] Les valeurs universelles s'expriment dans les valeurs nationales».

La situation canadienne

Cette thèse lui a donné l'occasion de faire un parallèle entre la situation canadienne et la situation mondiale: il y aurait, selon M. Ignatieff, trois niveaux de citoyenneté au Canada, à savoir les droits et libertés garantis par la Constitution, le droit de préserver sa langue, sa culture et sa religion, comme au Québec et, enfin, la liberté d'appartenance à l'un des trois groupes nationaux du Canada: les Premières Nations, le Canada et le Québec –une appartenance qui peut, selon le chef adjoint de l'opposition officielle à Ottawa, être multiple et partagée.

À ce sujet, M. Ignatieff ne s'est pas empêché de décocher une flèche aux indépendantistes québécois en affirmant que «la souveraineté impose un choix parmi les trois identités nationales du Canada».

Michael Ignatieff a conclu sa présentation par un plaidoyer en faveur d'une diffusion globale de la démocratie, afin de permettre aux humains de s'approprier l'espace démocratique national avant de s'employer à bâtir une citoyenneté mondiale. ☉

Silence, on intègre encore!

La Suède à l'heure polyglotte:
comparaison subtile avec le Québec.

international - mini-série 2/2

Vanaka Chhem-Kieth
Le Délite

La Suède n'a rien de la grande scène de débat linguistique qu'est le Canada, mais elle offre tout de même une plateforme intéressante pour des versions modérées de prises de bec canadiennes «bilingues». Historiquement, les Finnois, les Allemands, les Samis ou encore les Lapons ont été des minorités culturelles et linguistiques en Suède. Au fil du temps, la nation suédoise a tenté de les rejeter, de les assimiler et de les intégrer. Aujourd'hui, les Allemands, arrivés en masse au Moyen Âge, se sont fondus dans le paysage, tandis que les autres sont restés des communautés distinctes.

Les temps ont bien changé depuis les politiques de l'Empire suédois du 17^e siècle, où toutes les formes d'intégration étaient rejetées au nom de la «pureté» du peuple. À l'époque, c'était l'assimilation ou rien. Aujourd'hui, les mentalités évoluent. Si les Suédois s'inquiètent de l'avenir de leur langue et cherchent à mettre en place des moyens de la protéger, ils donnent beaucoup de libertés aux minorités linguistiques.

La vie privée

Par exemple, l'éducation faite dans la langue maternelle des enfants est un standard pour les communautés culturelles du Nord, soit les Lapons et les Samis. Le gouvernement rend également disponibles depuis plus de 30 ans des «classes» de garderie et de maternelle données dans la langue d'origine des enfants d'immigrants. L'initiative aurait pour but, selon le professeur Lars Henric Ekstrand, de favoriser la communication dans les foyers où le suédois n'est pas la langue d'usage.

La vie publique

En marge de ces libertés, la société suédoise s'assure pourtant que la vie publique quotidienne et citoyenne se passe en *svenska* afin de rendre inévitable la connaissance de la langue nationale. Selon Fiona Basile, une Australienne qui tente de faire de la Suède sa nouvelle maison, les Suédois parlent un anglais «exceptionnellement bon» et se font une fierté de le mettre à l'épreuve dès qu'ils le peuvent.



Apprivoiser le Svenska

Malgré cela, l'anglais n'est pas à la Suède ce que l'espagnol est à Los Angeles. Pour espérer trouver un emploi et se faire accepter au sein de la nation, les nouveaux arrivants doivent, rappelle Mme Basile, parler un suédois plus évolué que celui du *stor starköl*, qui veut littéralement dire «la bière la plus forte et la moins chère».

Pour espérer pouvoir dépasser le niveau de maîtrise qu'exige une conversation de bar, les immigrants peuvent compter notamment sur l'initiative gouvernementale d'offrir des cours de langue gratuits. À travers le pays, des cours de *Svenska För Invandrare* «suédois pour les immigrants» sont offerts dans des centres d'éducation permanente, généralement à raison de 15 heures par semaine.

Perchée sur son trône scandinave, en tête de tous les classements sur la «qualité de vie» mondiale, la Suède n'en est pas moins aux prises avec les problèmes auxquels doit faire face toute société moderne. En Suède comme au Québec, on parle d'immigration, de langue d'enseignement et de citoyenneté. Mais le tout en *Svenska*, bien évidemment. ☺

Sauvons les arbres

Rosalie Bélanger-Rioux

DES VERS DE TERRE? NON, DES *Eisenia foetida*, aussi connus sous le nom de vers rouges de fumier. Ce sont de petits organismes qui pourraient vous aider à diminuer du tiers la masse de vos déchets, en plus de produire un fertilisant de grande qualité. Vous êtes intéressés?

Il suffit de se procurer 500 grammes de vers rouges et un bac de la grosseur d'une boîte de 500 feuilles. Installez les vers confortablement: gravier, sable, papier journal. Le bac peut aller sous le lavabo, au pied de votre lit...

«Et la meilleure façon d'empêcher les vers de s'échapper?», me demanderez-vous, horrifiés à l'idée que ces bêtes gluantes envahissent votre demeure. Si vous vous en occupez correctement, ils ne s'enfuient pas! Par exemple, pour les satisfaire, vous devez toujours leur donner de petits morceaux de nourriture. Un ver rouge est nettement plus petit –et moins gluant– qu'un ver de terre. Votre population de vers ne sera pas contente de voir atterrir dans son habitat une énorme pelure de banane que vous n'auriez pas préalablement découpée en plusieurs morceaux.

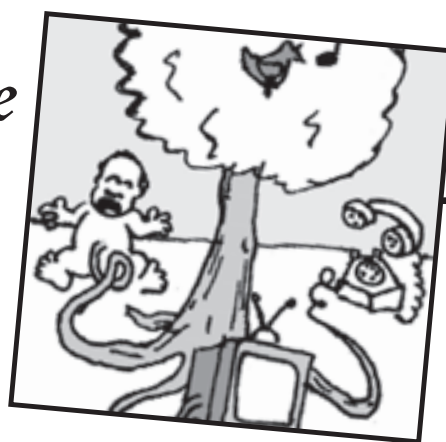
Si vos vers vivent dans des conditions favorables, ils vont joyeusement s'attaquer à

Vers et compostage

cette nourriture dont vous ne vouliez pas, tout en laissant derrière eux leurs déjections, aussi appelées «vermicompost». Soyez rassurés: le compost sent la bonne terre humide.

C'est généralement à ce moment qu'on m'interrompt: «Beurk, ça va attirer les mouches!». En effet! Sauf si vous prenez soin de couvrir le contenu du bac avec du papier journal. Les mouches ne seront pas capables de le soulever pour aller voler la nourriture de vos vers. J'entends aussi souvent cette excuse: «Je n'ai pas de place pour un bac de la grosseur d'une boîte de 500 feuilles dans mon appartement». Admettons que vous êtes vraiment à l'étroit dans votre demeure –ou, tout simplement, que l'idée d'adopter des vers ne vous enchante pas autant que moi. Dans ce cas, il vous reste tout de même une option si vous souhaitez éviter le gaspillage des déchets organiques!

Le groupe Compostage Gorilla de McGill recueille à l'automne les restants de fruits et de légumes crus des étudiants et les utilise pour faire du compostage extérieur. Il ramasse un tas de déchets végétaux et le recouvre de feuilles mortes. Des micro-organismes et autres «bibittes» viennent ensuite directement de la terre pour s'attaquer aux



déchets et transforment le tout en compost. Votre contribution: un petit sceau qui ferme bien, caché dans une armoire de cuisine, et qu'il faut trimballer jusqu'à McGill une fois par semaine pour qu'il soit vidé. Pendant l'été, vous pouvez également débiter un tas de compost sur votre terrain ou visiter l'Éco-quartier le plus près de chez vous.

Votre réelle contribution: une cure minceur pour nos dépotoirs et un coup de pouce aux populations de vers, actinomycètes, collemboles et autres larves de coléoptères. Tous ces organismes sont nécessaires à la bonne santé de la terre et de ce qui y pousse. Indirectement, ils contribuent aussi à votre propre santé et à celle des générations futures.

Pour plus de détails, consultez www.gorilla.mcgill.ca (Compostage Gorilla, en anglais seulement pour l'instant) ou www.ecoconso.be/article247.html

Drôle?
Sincère?
Analyste?
Visionnaire?
Nostalgique?
Vert?
Politique?
Philosophe?
Actuaire?

Développez une de ces qualités dans les pages du *Délite* dès septembre 2008!

Le Délite est à la recherche de chroniqueurs pour l'année prochaine.

Faites parvenir vos questions à rec@delitfrancais.com



Confit de Délit

Avec le souci de mieux servir les intérêts de son lectorat, *Le Délit* proposait la semaine dernière un sondage permettant à ses lecteurs assidus ou occasionnels d’exprimer leur opinion sur la publication. Lors du traditionnel *Délit-party*, le conseil de rédaction a accepté de se prêter au même exercice. Soucieux de donner une voix aux marginaux, *Le Délit* publie ici les réponses de son lecteur collectif le plus fidèle.

Propos recueillis par Julie Rousseau

Le Délit (L.D.): Qui êtes-vous?
Conseil de rédaction (C.R.): Je suis une dizaine de McGillois, provenant de la Faculté des arts, des sciences, des arts et des sciences, de droit, d’éducation continue. Je suis aussi en rédaction de mémoire de l’autre côté de la montagne.

L.D.: À quel genre vous identifiez-vous?
C.R.: Je suis pas mal 50-50, mais le masculin sera utilisé pour alléger le texte.

L.D.: Quel est votre âge?
C.R.: J’ai de 19 à 26 ans, donc disons 22 pour faire simple.

L.D.: D’où venez-vous?
C.R.: Je suis majoritairement Québécois, mais aussi Français et Suisse. Je suis né dans la vieille capitale, entre Wickham, Rivière-du-Loup et Val-David. J’ai un chalet à St-Louis-du-Ha! Ha!, mais c’est un peu loin, donc je magasine un condo dans NDG.

L.D.: Comment qualifieriez-vous votre niveau en français?
C.R.: Sans vouloir me vanter, je dirais «élite». En plus, cette année, la surqualification de la correctrice m’a maintenu sous haute surveillance.

L.D.: Êtes-vous bilingue français/anglais?
C.R.: Je n’ai pas vraiment eu le choix en entrant à McGill. Dans mes temps libres, je parle aussi espagnol, allemand, russe, chinois (mandarin et cantonais), japonais et joual.

L.D.: À quelle fréquence consultez-vous vos comptes courriels du Délit?
C.R.: Le dimanche, je les reçois par intraveineuse. Le reste de la semaine, j’essaie de me limiter à six ou sept fois par jour.

L.D.: Aimeriez-vous prendre votre copie du Délit dans un endroit où il n’est pas distribué présentement? Si oui, lequel?
C.R.: Oui, j’aimerais bien voir *Le Délit* distribué à l’Université de Montréal. Des présentoirs dans les toilettes pouraient aussi être agréables.

L.D.: De quel sujet n’a-t-on pas assez parlé cette année?
C.R.: J’aurais aimé fouiller plus en profondeur les services alimentaires de McGill. La durabilité et l’ASSÉ ont aussi été un peu négligées. Du côté de la culture, je suis déçu que ma brève incursion dans le monde de la mode féminine n’ait pas engendré une série d’articles sur cet univers fascinant.

L.D.: Quelle entrevue avez-vous préférée?
C.R.: C’est sûr que si Fred Burrill n’existait pas, GRASPÉ devrait l’inventer. Je garde aussi d’excellents souvenirs de l’entrevue téléphonique avec James DiSalvio (du groupe Bran Van 3000) en direct de New York (et pas de L.A., quoiqu’on l’ait beaucoup chanté).

L.D.: Quelle est votre traduction mcgilloise favorite?
C.R.: L’acronyme anglophone QPIRG gagne beaucoup d’élégance en étant remplacé par son pendant francophone GRIPQ. J’attends toujours impatiemment les publicités d’Élections McGill, à qui j’ai donné des cours de français toute l’année.

L.D.: Quel est le meilleur «depuis 1977»?
C.R.: Je les aime tous, je ne peux pas choisir. Ceux qui impliquent ma famille ont une place à part dans mon cœur, mais *Le Délice*, numéro spécial de la Saint-Valentin, en contenait aussi une collection savoureuse. Celui en japonais était pas mal non plus. Pour ceux qui ne lisent pas couramment le japonais, ça disait simplement: «On est fatigués depuis 1977».

L.D.: Quelle fut la plus belle couverture du Délit cette année?
C.R.: La couverture du spécial Russie a fait la quasi-unanimité, tellement qu’on n’a pas osé changer cette formule gagnante pour le spécial Asie.

L.D.: Avez-vous des obsessions cachées?
C.R.: Il serait peut-être temps de laisser ma mère tranquille. On pourrait penser que je suis encore pris avec un complexe d’Œdipe. Œdipe était-il multiculturel?

L.D.: Quelle amélioration apporteriez-vous au journal?
C.R.: Je pense que la mort du Kulturkalender, mis à part nous avoir fait beaucoup danser, a entraîné une diminution radicale de l’assistance aux concerts classiques de la Faculté de musique. Pour améliorer l’aspect visuel du *Délit*, la couverture devrait contenir plus de texte. On aurait enfin l’air d’un vrai journal sérieux. Je pense que ça pourrait se faire avec simplicité et élégance. Mon fantasme ultime serait de mettre les titres en **Comic Sans MS**, mais je vais me retenir.

L.D.: Quel sujet auriez-vous aimé couvrir?
C.R.: J’aimerais beaucoup faire une entrevue avec Carla Bruni. Ça pourrait s’intituler «Est-ce que quelqu’un lui a dit qu’il est con?». Tant qu’à faire dans le potin, je pense qu’il serait temps de révéler les détails de la liaison secrète posthume entre ma mère multiculturelle et Pierre Elliot Trudeau. Sinon, je trouve que j’ai peu parlé de Denise Bombardier pour tout le «chialage» que ses chroniques ont provoqué lors des séances de production.

L.D.: Du côté des collaborateurs, mérite un mention spéciale?
C.R.: C’est sûr que M. Vacuité et Mme Je-d-d-d-anse-dans-ma-tête nous manquent, mais on a quand même déniché quelques perles rares. Lawrence tient d’ailleurs à remercier personnellement toutes les collaboratrices (non, pas les collaborateurs) en Culture. Ramzi El-Fakhri a été nommé employé du mois à vie et Guillaume Dutil a reçu le trophée du joueur le plus utile à son équipe. Le prix Kofi Annan a été remis à Stéphanie Dufresne, alors que Laurence Bich-Carrière a remporté la palme dans la catégorie collabo-le-plus-souvent-oublée-dans-le-cartouche.

L.D.: Avez-vous quelque chose à ajouter?
C.R.: Ouate de phoque.





11 septembre

La grenouille et le messie

Plein d'ambition, et peut-être un peu trop naïf et optimiste, le conseil de rédaction se lance dans la production d'un numéro monstre pour commémorer le trentième anniversaire du journal. Pour la première (et unique) fois de l'année, la soirée de production rivalise avec celles du *Daily* en se terminant aux petites heures du matin. Chez l'imprimeur, un employé nous sauve en nous donnant un coup de pouce pour corriger les erreurs de préimpression. On le surnommait Jésus pour le reste de l'année. Un *running gag* est né.



18 septembre

La couleur de l'argent

En Culture, une conversation s'amorce entre les deux chroniqueurs par le biais de leurs textes; elle continuera toute l'année. *Le Délite* se fait inquisiteur et revendicateur. En Nouvelles, les tribulations du Café d'architecture marquent le coup d'envoi de relations frileuses entre l'administration et les groupes étudiants. On s'interroge sur les penchants proenvironnement d'Hydro-Québec; la question se poursuit en pages centrales avec un dossier sur le «virage au vert». La publicité de Shell semble contradictoire; on y répond sur la couverture en se disant «subventionné par l'impérialisme».



25 septembre

Grève de la faim

Apparition d'un sujet de prédilection dans les pages Nouvelles: la grève sous toutes ses coutures. La politique est au goût du jour, entre la montée montréalaise du NPD, la saveur révolutionnaire de la section Controverses et l'éditorial, où le Canada est qualifié de Mr. Freeze. Les éditeurs s'incorporent à la Culture, devenant le *Cri* de Munch et apparaissant dans *Pulp Fiction*. On ouvre l'appétit des lecteurs avec *La soupe de Kafka* et un article Découverte (section à l'agonie qui disparaîtra quelques semaines plus tard) sur Juliette & Chocolat.



2 octobre

Le vent se lève

Inspirée d'une phrase célèbre du poète Claude Péloquin, une publicité interne interpelle les lecteurs à grand renfort de sacres pour les inviter à commenter les articles et à participer au *Délite*. Une lectrice sensible se dit choquée, mais —oh! ironie— ne nous écrit pas pour nous faire part de son outrage. Le dossier en pages centrales mène une enquête à propos de l'énergie éolienne, tandis qu'en quatrième de couverture des poèmes sont accrochés pour virevolter librement selon le souffle du vent.



16 octobre

La femme sera féminine ou ne sera pas

Les traditions de McGill perdurent: un manque total d'intérêt pour l'assemblée générale finit en perte de quorum, apparemment encouragée par certains membres de l'AÉUM. On alimente la conscientisation politique en publiant un débat sur la pertinence des feuilles mortes. Pendant ce temps, le secrétaire de rédaction Culture pense recevoir un exemplaire du catalogue de La maison Simons. Il s'agit plutôt du compte rendu de la Semaine de mode de Montréal. On finit par manquer de synonymes pour «féminité».



15 janvier

Brassez vos spiritueux

La rentrée d'hiver de McGill survient encore trop tôt... Revenus du court congé des fêtes en pleine forme, des membres du GRASPé occupent le cinquième étage du pavillon James. *Le Délite* rencontre les Éditions de Ta Mère autour d'un pichet de bière; il n'en fallait pas moins pour relancer notre jeu de mots fétiche. Après plusieurs semaines d'agonie, le Kulturkalender rend enfin l'âme. Pour célébrer ce triomphe sur l'inutile, tout le monde danse!



22 janvier

Engagez-vous qu'ils disaient...

La moitié de l'équipe participe à la journée de production en direct d'Ottawa, où elle assiste à la conférence annuelle de la Presse universitaire canadienne. En réaction aux apprentis journalistes ambitieux rencontrés lors de l'événement, on s'exhibe et critique le «journalissisme». À Montréal, on inaugure le nouveau site Internet du *Délite*. En pages centrales, on s'interroge sur la conquête du «Far Nord». Les lecteurs assidus peuvent désormais différencier le Nunavik du Nunavut.



29 janvier

Changer le monde et autres utopies postmodernes

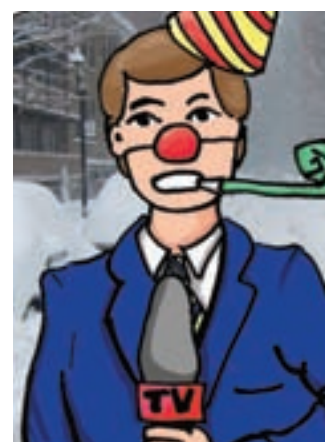
Alors qu'un expatrié du *Délite* nous envoie un photoreportage en direct du Niger, l'éditorial questionne l'utilité des stages au tiers-monde. Deux nouvelles chroniques thématiques font leur apparition en Nouvelles et une mini-série *jazzy* s'amène en Culture. Dans la nouvelle colonne Création, Michèle Brougain, née sans bras ni jambes, meurt tragiquement sous les coups de pelle de son père. Mathieu Ménard se lance dans le postmodernisme.



5 février

Amour oral

Les médias québécois repartent le débat sur le français au Québec. *Le Délite* propose plutôt un dictionnaire de québecismes farfelus. Laurence Martin est en «joual vert» contre les propos «stéréotypés» d'Alexandre de Lorimier. Pour alimenter le débat, un «écornifleux» nous lâche un «wack» en direct de Californie. De Suède, Vanaka Chhem-Kieth nous dit: «Hej!» La culture se laisse «enfirouâper» par les mots de John Giorno et «gosse» un portrait de la scène musicale montréalaise.



12 février

Drogue, sexe et art contemporain

Le Délite, version romantique du *Délite*, vous gâte avec des horoscopes, un courrier du cœur, une page de jeux et des articles parodiques. *Le Délite* montre son côté givré. «J'aime quand on me touche», confiera-t-il en entrevue à Alexandre Rural. On survole aussi quelques grands canulars médiatiques et l'AG de l'AÉUM n'atteint toujours pas le quorum.



30 octobre

La Russie des possibilités

Les déliites d'hier et d'aujourd'hui se réunissent, grâce à leur amour de la Russie, pour assembler un numéro spécial. Toutes les sections ont leur mot à dire sur l'actualité et les traditions culturelles de ce pays. Plus tard, le chef de section Arts&Culture se fait menacer par quelques étudiants illuminés du Département d'études russes; puisque le journal n'affirme pas la suprématie de l'empire de Poutine, il est évidemment un ennemi de la Russie.



6 novembre

Identité durable

On s'inquiète en général de l'impact de l'université sur l'environnement, et plus spécifiquement du sort des écu-reuils habitant le campus. En Nouvelles, on fait un tour d'horizon de l'évaluation environnementale de McGill, tandis que les pages centrales énumèrent les différentes initiatives assurant la durabilité. *Le Tribune* nous recommande de parler davantage de Céline Dion et des *Boys* pour rejoindre notre lectorat, mais on préfère s'entretenir avec un James DiSalvio (Bran Van 3000) qui paraît un peu dissipé.



20 novembre

À qui la rue?

Après avoir mijoté en Nouvelles pendant plusieurs semaines, la grève finit par émerger sur la page couverture ainsi que dans l'éditorial. Pendant ce temps, un chroniqueur s'interroge sur Noël un peu plus qu'un mois à l'avance. La mini-série sur l'industrie minière en Afrique commence, et avec elle une série de photos conceptuelles de mains. Culture diversifie ses intérêts: elle s'ouvre sur le Salon du livre, par une entrevue sympathique avec le bédéiste Michel Rabagliati, et se conclut sur une délicieuse photographie représentant une tête de bébé en décomposition.



27 novembre

L'art est partout

Le Délit prend une saveur résolument artistique. La rédactrice en chef tente de prendre le pouls du milieu culturel. En préparant la caricature pour l'éditorial, l'illustratrice apprend que «cheveux blonds» sont des mots clés dangereux sur Internet. La section Nouvelles fait état d'une manifestation/performance ironique. Les pages centrales divaguent sur l'art émancipé dans le *land art* et la performance. Un collaborateur nous rend visite durant la soirée de production, aperçoit notre air déconfit et nous offre la tournée de café. On le nomme employé du mois.



4 décembre

Anges et castors volants

On décide de faire des anges dans la neige pour illustrer la couverture. Trois déliites se prêtent au jeu; deux d'entre eux se cognent violemment la tête en se laissant tomber dans la neige. Les pages centrales, consacrées à la résurgence de la musique traditionnelle, révèlent les tendances procastor du nouveau coordonnateur visuel. *Le Délit* se remplit de bons conseils: l'éditorial prend la forme d'un guide de survie aux examens, tandis que la section Culture contient une longue liste d'idées-cadeaux pour Noël.



19 février

Le festin de Babette

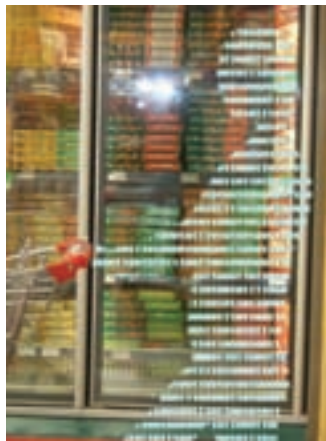
Alors que la mini-série sur la malbouffe à McGill bat son plein, on se régale des restes de biscuits de l'AÉUM. Les gras trans nous font perdre la tête, l'éditorial émet la possibilité de donner raison à Denise Bombardier. Un groupe de jeunes pédale jusqu'à l'Assemblée nationale pour y déposer une pétition. La chronique politique meurt. Vive Charles libre! Pendant que Pierre-Olivier Brodeur fait de la propagande, les lecteurs vagabondent avec leur ami Max à la Nuit blanche.



4 mars

Le Délit s'en va en guerre

L'administration de McGill force la Société des publications du Daily à tenir un référendum de réaffirmation. *Le Délit* se meurt, mais tolère toujours des publicités militaires... Pour confirmer le caractère *hippy* du journal, les pages centrales proposent un dossier à faire soi-même. L'art contemporain peut-il être esthétique? Un débat interne devient sujet de chronique.



11 mars

Superhéros binaire

Le Délit met ses lecteurs en garde: «Facebook, c'est mal» et les compagnies de marketing nous connaissent mieux qu'on ne le pense. Une page de publicité disparaît mystérieusement; on rejette la faute sur William Willet, cet «ignoble empêcheur de dormir en rond». Entre deux blondes —on ne saura jamais s'il s'agissait de bières ou de filles—, Vanaka Chhem-Kieth s'interroge sur l'identité. Notre collaborateur jazz s'accroche pour le cinquième épisode d'une série de quatre. Mathieu Ménard est consacré superhéros alors que la chronique culturelle atteint un sommet de références internes.



18 mars

À vos baguettes

Dans ce numéro spécial sur l'Asie, *Le Délit* s'interroge sur les tendances sinophiles des jeunes Occidentaux. Du cinéma à l'art contemporain, on explore la culture du continent du *dumpling*. En pages centrales, des voyageurs d'hier et d'aujourd'hui témoignent de leur expérience en Chine. L'AGSEM manifeste et McGill commence à craindre une grève des «TA».



1 avril

Un poisson avec votre traduction?

Les piètres performances en français de l'AÉUM nous font dresser les cheveux sur la tête. En Nouvelles, on se demande si les étudiants montréalais méritent un transport collectif gratuit. Alors que les Algonquins du lac Barrière réclament leur reconnaissance, un collaborateur anonyme se cache derrière les identités collectives pour parler de la liberté d'expression. Afin de souligner la dernière chronique de Pierre-Olivier Brodeur, on décapite Voltaire. Les yeux de Laurence Leboeuf traumatisent toute l'équipe éditoriale.

Retour sur l'état du français à l'AEUM

Réaction du commissaire francophone David-Marc Newman sur l'éditorial «Ma langue a mal à l'AEUM».

courrier



Cher *Délit*,

Je suis certainement d'accord que l'AEUM n'accorde pas suffisamment de ressources à la traduction des documents. Lorsque nous avons suggéré la fermeture du Centre des étudiants francophones l'été dernier, on nous avait promis un deuxième traducteur. Plutôt, l'AEUM n'a qu'une traductrice. C'est vrai que le site Web est unilingue. Il en existe une version française, mais puisqu'une nouvelle version du site verra le jour bientôt, c'est seulement à ce moment-là qu'il sera bilingue. Cette excuse ne fait pas vraiment mon affaire et j'espère que l'on ne m'a pas menti et que cette version verra le jour avant l'année prochaine. Pour ce qui est des autres documents français, je remarque que votre éditorial ne fait mention que des documents et des courriels d'Élections McGill. Je voudrais vous informer qu'Élections McGill est indépendant de l'AEUM et que, si vous étiez venus à la réunion du conseil vous sauriez que le Directeur du scrutin s'est excusé de la piètre qualité du français. Durant la ses-

sion d'automne, je suis allé lui parler pour lui demander de faire traduire ses documents et d'organiser les premières élections bilingues. Au début de la session, j'ai offert mon aide pour m'assurer que les trousseaux de mise en nomination pour les élections soient bilingues. Il a répondu qu'il les avait déjà fait traduire par quelqu'un qu'il croyait suffisamment bilingue. J'aurais probablement dû vérifier la qualité de leur français ou du moins les envoyer à la traductrice de l'AEUM. J'avoue mon erreur, mais ni moi ni Amélie Gouin n'avons vu les documents avant leur publication. Après avoir reçu des reproches publics, le Directeur du scrutin a affirmé qu'il croyait que l'AEUM devrait mettre plus d'argent dans le budget d'Élections McGill pour qu'il puisse embaucher un traducteur. J'espère que le prochain vice-président (finances et opérations) le fera.

Manque de moyens ou d'intérêt? Je ne savais pas qu'il fallait que je me plaigne publiquement dans les pages du *Délit* pour montrer de l'intérêt. Il m'arrive de me plaindre

auprès des membres du comité exécutif lorsqu'ils publient des affiches ou des publicités unilingues. Et ça marche: par exemple, la liste des prix et le menu au SnowAP ont été traduits après que je me sois plaint. Mais je crois que malgré le site Web unilingue et le «français» d'Élections McGill, cette année a été une année exceptionnelle pour les affaires francophones surtout pour une année avec l'exécutif le moins francophone (c'est-à-dire dans sa capacité de parler français). Par exemple, pour la première fois les documents pour l'initiation (*Frosh*) étaient bilingues. Aussi, avant cette année, les affiches publicitaires de l'AEUM étaient toutes unilingues. J'ai fait passer une sorte de loi 101 sur l'affichage pour que toute affiche publicitaire de l'AEUM, de ses comités et de ses services soit bilingue. C'est certain que le respect du nouveau règlement n'est pas absolu mais c'est un début. La grande victoire, toutefois, pour les francophones cette année est que l'article 15 de la Charte des droits de l'étudiant se retrouvera sur tous les plans de cours. Nous avons dû attendre dix mois pour que notre proposition progresse, mais si tout va bien, elle sera adoptée prochainement par le Sénat. Cela permettra aux étudiants francophones ainsi qu'à leurs professeurs d'être au courant des droits linguistiques et ces derniers pourront donc prévoir

la correction des travaux rédigés en français, pour que les dissertations en français soient traitées également à celles rédigées en anglais.

Je vous remercie pour votre éditorial et pour votre journal, sans lequel une culture francophone à McGill serait difficile. Le comité exécutif de l'année prochaine est beaucoup plus « francophone » que cette année et j'espère que la personne qui prendra ma relève sera même plus dédiée que moi à la cause du français. Le français a pris beaucoup plus de place à McGill que lorsque j'ai mis les pieds ici

pour la première fois en septembre 2003; lorsque je me suis présenté aux débats des candidats pour la première fois en 2005, les candidats à la présidence ne connaissaient même pas le nom ou le sigle français de notre association. D'ailleurs, même *Le Délit* utilisait le sigle SSMU presque aussi souvent qu'AEUM. ☉

David-Marc Newman
Commissaire francophone
Association étudiante
de l'Université McGill



L'équipe de rédaction 2007-2008 du *Délit*.

Haut: Alexandre Duval, Laurence Martin, Vincent Bezaul, Cynthia Cloutier Marenger.
Bas: Julie Rousseau, Lawrence Monoson, Zoé Gagnon-Paquin, Pierre-Olivier Brodeur. Absent: Mathieu Ménard.

Merci à tous nos membres, lecteurs, annonceurs et rédacteurs !

McGill DAILY **le délit**
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Le bureau administratif vous souhaite un excellent été et espère vous servir de nouveau l'année prochaine.

Le Délit sera de retour le 9 septembre prochain.

The McGill Daily returns on September 2nd.

514 398-6791 • dailypublications.org

Petites annonces



Pour passer une annonce
3480 rue McTavish, B-26 courriel : daily@ssmu.mcgill.ca téléphone : 514-398-6790

Les frais
Étudiants et employés de McGill : 6,25\$/jour; ou 5,75\$/jour pour 3 jours et plus.
Grand public : 7,60\$/jour; ou 6,50\$/jour pour 3 jours et plus. Inclus : boîte, texte gras et taxes (TPS et TVQ). Minimum 38\$. Les annonces Objets trouvés sont gratuites.

Catégories
Logements, déménagement, emplois, services, à vendre, personnelles, cours, & plus

Logements

APPARTEMENTS CENTRE-VILLE

1 1/2, 2 1/2, 3 1/2 spacieux. RÉNOVÉS, chauffés, eau chaude, poêle/frigo, grand balcon, planchers en bois dur, salle de lavage.

• 514-499-3455 www.cogir.net

PLACE ELGIN

1110 Dr. Penfield, 3 1/2 et 4/2. Vue du centre-ville, rénové, tout inclus, restaurant Subway, portier 24 heures, piscine intérieure et plus.

• 514-286-9191 • www.cogir.net

MCGILL GHETTO-BARCELONA

3465, Hutchison - 3455 Durocher. 3 1/2 Spacieux. Chauffé, eau chaude, poêle/frigo, grand balcon. Piscine. Salle de lavage. Rénové, plancher en bois dur.

• 514-708-7971 www.cogir.net

À LOUER

Grande chambre complètement meublée avec entrée privée et salle de bain séparée, Internet, télévision câble/DVD inclus. Literie, etc. fournie. Petit réfrigérateur, évier, four avec 4 brûleurs, micro-ondes, four grille-pain. Laveuse/sécheuse accessible chaque samedi. Près de 2 bus et du métro Villa-Maria. 110.00\$ par semaine.

• 514-369-6117

Avis

AVEZ-VOUS EU "UN OIL PARESSEUX" depuis l'enfance? La recherche de vision de McGill recherche des participants d'étude. Veuillez appeler ou contacter par courriel

Dr. Ben Thompson
• 514.934.1934 x35307
• mcgillvisionresearch@gmail.com

REFUGE

Spectacle de danse dédié à la pratique du sufisme avec la danse de l'Inde et de la Perse. Du 9 au 12 avril à 20h à ArtNeuf20\$.

• www.silkendances.org

Emploi

ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de service au bar et service aux tables. Rabais étudiant, service de placement.

514-849-2828

www.Bartend.ca

(l'inscription en ligne est possible)

ANNONCEZ DANS LE DÉLIT!

Nos tarifs pour l'année prochaine sont prêts!

BORIS • 514-398-6790

ads@dailypublications.org

Mathieu n'aime pas les photos.

Mourir? Pas le temps!

C'est avec une mise en scène remarquable que Martine Beaulne nous fait découvrir *Toutefemme*, de Peter Karpati.

théâtre

Mathieu Rouy
Le Délite

Toutefemme, c'est une légende médiévale qui prendra, au 15^e siècle, la forme d'une pièce de théâtre connue en allemand sous le nom de *Jederman*, en anglais sous celui d'*Everyman* et en hongrois d'*Akarki*. Paul Lefebvre l'a traduite alors que la culture française est l'une des seules d'Europe à ne pas l'avoir jouée à la fin du Moyen Âge. Selon l'histoire, tout homme, sur les ordres de la Mort, doit aller présenter à Dieu son livre de comptes.

Nous sommes en Hongrie, quelques années après la chute du Mur de Berlin. Le modèle capitaliste est consacré, tout se marchande, et l'on se met à l'anglais, la langue des affaires. Emma (Annick Bergeron) est agente immobilière dans ce pays où sévit une terrible crise du logement. Un matin, une douleur au ventre, presque insupportable, rend son travail encore plus fastidieux...

L'entrée en matière se fait sur un plateau où ont été amoncelés toutes sortes de meubles et d'objets insolites, véritable capharnaüm de ce que l'on accumule tout au long d'une vie passée à courir sans trop savoir pourquoi. Emma dévale les marches de la salle, dont les lumières sont toujours allumées, et les acteurs, installés dans l'audience, se manifestent au fur et à mesure que la pièce évolue. La mise en scène de Martine Beaulne ne cessera de nous surprendre tout au long de la pièce.

La Mort se pointe, accompagnée d'une musique angoissante, grinçante, dont elle se revêt. Dès lors, elle sera la maîtresse de cérémonie de cette histoire qui prend un virage pour le moins surréaliste, voir absurde par moments; c'est qu'elle illustre l'incongruité de cette course effrénée que nous menons, dans nos sociétés occidentales, contre le temps, course perdue d'avance.

Le plateau est une gare de métro, une salle d'hôpital, une



Annick Bergeron et Gary Boudreault.

Peter Karpati

boutique ou un appartement; les accessoires et le multimédia sont très bien exploités, et la musique y apporte un excellent support. Les acteurs sont bons; leur jeu est crédible et réaliste. Sporadiquement, les images d'un métro défilant à toute allure sont projetées sur un écran, symbolisant le rythme effréné auquel Emma mène sa vie. Tout tend à créer une ambiance presque fantastique, qui atteint son paroxysme quand l'héroïne danse littéralement avec la Mort.

Mais sa course n'est pas finie. Commence celle où elle doit régler tous ces détails qui ne peuvent être laissés en plan: la robe chez le nettoyeur, la plomberie défaillante, l'héritage de sa fille, les cadres de porte sales, les comptes à rendre à l'ex-mari... Cette façon d'aborder ce dernier voyage, de prendre son dernier métro... Cette femme meurt en toute conscience, alors qu'elle n'a pu qu'effleurer la surface des choses. Au-delà de l'obsession séculaire

pour le salut de l'âme, *Toutefemme* pousse à remettre en question la façon dont nous, Occidentaux, menons nos vies et cadre dans une réflexion sur un nouvel imaginaire politique et social pour les générations futures. ☺

Toutefemme

Où: Théâtre Espace Go
4890, boul. Saint-Laurent
Quand: Jusqu'au 12 avril
Combien: 24\$ (30 ans et moins)

Chronique estudiantine Vanaka Chhem-Kieth

«On en a d'la chance, hein?»

IL N'Y A PAS BIEN LONGTEMPS, J'ÉTAIS AVEC deux Belges et une Française. Nous étions tout écrasés et entassés comme des *köttbullars* (boulettes suédoises) sur mon lit IKEA à regarder *L'Auberge espagnole*. En fiers représentants de la francophonie, mais surtout en bons étudiants en échange, nous avions évidemment tous déjà apprécié l'histoire de cette auberge barcelonaise complètement sautée et de sa salade internationale savoureusement hétérogène. Nous en avions tous rêvé, de cette auberge, à la veille de notre trimestre à l'étranger.

Mais bon, vous vous en fichez certainement de nos accès de nostalgie. Par contre, si je vous dis que notre expérience est en train de dépasser toutes nos attentes, que notre réalité est encore plus extraordinaire qu'un film, ça, c'est différent. Parce qu'en général, on aime les histoires de films qui se passent vraiment. C'est le phénomène de l'«hollywoodisation».

Déjà, tout le monde sait qu'un échange n'a d'«académique» que le nom. Au niveau du baccalauréat, personne ne se soucie de ses résultats scolaires en terre étrangère. On part en échange pour voyager. On part pour faire une tonne de rencontres, pour tisser d'innombrables liens. On part pour se sentir grand dans sa tête, plus grand dans ses souliers. Ici, à Uppsala, nous avons pris la définition de l'étudiant en échange à bras le corps. Et Uppsala a fait le reste.

Mon auberge suédoise

Nous sommes 400 étudiants étrangers arrivés en janvier. Une grande majorité d'entre nous sommes parqués dans un ghetto étudiant de douze immeubles, mélangés à une majorité de Suédois. Nous vivons dans un monde parallèle où l'on court d'étage en étage pour prévenir les autres de la prochaine «soirée-couloir», où le trafic de matelas, d'ustensiles de cuisine ou encore de produits alcoolisés anime le marché noir.

Dans notre auberge suédoise à nous, on discute, hurle, chante et danse autour d'une table ou dans une boîte de nuit dans toutes les langues possibles. Par respect pour le multiculturalisme, nous passons des heures à trinquer: «Skål, Prosst, Kippiss, Cheers...». Dans nos cours (plutôt rares), nos bases de comparaisons sont infinies. L'expérience est unique du fait que tous les étrangers sont concentrés dans les cours donnés en anglais; ça nous donne accès à un maximum de perspectives culturelles.

Pour rendre notre expérience encore plus extraordinaire, il y a aussi le formidable facteur Europe, si précieux aux yeux des étudiants hors Union européenne. Au Canada, on peut faire 500 km et ne traverser que des champs de maïs. Ici, je vais traverser la Suède d'est en ouest ce week-end pour une ballade en voiture de cinq heures. Dans deux semaines, je prends l'avion pour 4\$ et deux petites heures de vol pour aller visiter Berlin. De là, nous louerons une voiture et avalerons en un clin d'œil les 300 kilomètres qui nous sépare-



ront de Prague. Tout ça en cinq petits jours coincés entre deux cours.

Aujourd'hui, j'ai peur. J'ai peur de la fin de mon échange. J'ai peur de retourner à Montréal –une ville que j'adore pourtant. Je ne veux pas sortir de ce monde si délicieux... Mais au final, toutes ces peurs me forcent à apprécier encore plus chaque moment passé en sol suédois. Mon film arrive bientôt à sa conclusion. Mais je ferai tout pour mettre une suite sur pied.

L'été des Montréalais

Les examens sont bientôt terminés et, plutôt que de partir à l'aventure sur les cinq continents, vous avez décidé de demeurer à Montréal cet été? *Le Délite* a pensé à vous et vous suggère une panoplie de sorties culturelles abordables pour profiter de ces quelques mois de répit.

Mathieu Ménard
Le Délite

Festival Fantasia Métro: Guy-Concordia Du 3 au 21 juillet 2008

Au cœur du ghetto Concordia, le Festival Fantasia offre une programmation aux antipodes de la production hollywoodienne. Entre les films de série B, les productions d'amateurs, les courts métrages d'animation, les réalisations asiatiques et autres, les cinéphiles friands de science-fiction, d'horreur et d'aventure seront servis.

Pour apprécier le phénomène Fantasia, une certaine patience s'impose. Les plus ponctuels remarqueront qu'une file se forme à l'entrée des salles de projection bien avant que le film commence –habituellement quarante minutes en retard. On excuse pourtant le laxisme des projectionnistes dès que le film commence et que l'atmosphère bon enfant s'empare de la salle. Quand la tronçonneuse apparaît et que les corps explosent, le public applaudit et en redemande.

FrancoFolies Métro: Place-des-Arts Du 24 juillet au 3 août

Les FrancoFolies sont l'occasion idéale de découvrir les formations musicales locales. La programmation de l'année dernière était particulièrement réussie: version symphonique de Loco Locass, spectacles multiples pour le groupe polyvalent Malajube, créations indépendantes avec les *labels* Grosse Boîte et Dare to Care. Le charme des Vincent Vallières et Thomas Hellman était équilibré par l'effronterie et le vulgaire du trio choc de Numéro#, TTC et Omnikrom. Pour l'instant, la liste d'invités de cette année reste nébuleuse, mais il est d'ores et déjà confirmé que Pierre Lapointe sera de retour avec une création inédite: *Mutantès*. Ce concert coûtant au minimum 40\$, les portefeuilles les plus frugaux se contenteront des dizaines de représentations gratuites.

Festival international de Jazz Métro: Place-des-Arts Du 26 juin au 6 juillet

Forts de la mini-série publiée dans les pages du *Délite*, vous voilà bien nantis pour tirer le maximum du Festival International de Jazz de Montréal (communément appelé «le jazz»). La programmation rend compte d'une définition très flexible de ce courant musical. Au cours des années précédentes, l'événement a été très diversifié: énergique (Manu Chao), expérimental (Pawa Up First), souvent investi d'une généreuse dose d'électronique (Artist of the Year, Amon Tobin, DJ Champion), et ce, plus souvent qu'autrement au cours de concerts gratuits. Pour les plus nantis, le jazz accueille cette année le comédien Woody Allen. Ce dernier montrera son appendice nasal légendaire, de même que ses talents de clarinettiste.



Jardin botanique / Parc Maisonneuve Métro: Pie-IX

Tout le monde a déjà entendu parler du trio formé par le stade olympique, l'insectarium et le jardin botanique. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que leur tarif diminue presque de moitié si vous possédez une carte «Accès Montréal». Les activités varient au cours de la saison estivale (une exposition sur les arrangements floraux japonais *ikebana* se tiendra entre autres les 12 et 13 avril), mais le lieu s'avère idéal pour un pique-nique au milieu des plus belles créations de Dame Nature.

Si vous préférez ne pas délier les cordons de votre bourse, le parc Maisonneuve est suffisamment grand pour vous faire oublier que vous êtes sur l'île de Montréal. L'Orchestre symphonique de Montréal y fait habituellement un arrêt dans le cadre de sa série estivale de concerts extérieurs... et gratuits.



La Triennale québécoise vous propose un échantillon d'oeuvres contemporaines d'artistes québécois.

Emmanuel Licha
War tourist in Chiapas, 2005



Le Musée des beaux-arts de Montréal vous invite à reluquer des vêtements à la Mondrian.

Robe de cocktail, hommage à Mondrian, 1965
Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent

Musée des beaux-arts de Montréal Métro: Peel ou Guy-Concordia

Il n'est pas trop tard pour visiter l'exposition *¡Cuba!* puisqu'elle se poursuit jusqu'au 8 juin. Après, le musée fera une autre excursion au-delà des frontières des beaux-arts pour monter dès le 29 mai une rétrospective sur la haute couture telle qu'envisagée par Yves Saint-Laurent. Il faut admettre que ce dernier a souvent pigé dans la culture visuelle artistique, à l'instar de ses vêtements à la Mondrian.

Si l'exposition *Place à la magie!* tire sa révérence du Musée d'art contemporain, le *Refus global* continue d'occuper une place de choix dans la présentation artistique. C'est ainsi que le 20 juin marquera l'ouverture de l'exposition *Les 60 ans du Refus global*. Si vous n'avez pas encore vu les toiles de Paul-Émile Borduas, Jean-Paul Riopelle et compagnie (mais où diantre avez-vous passé les cinquante dernières années?), ce sera une autre occasion de les reluquer.

Musée d'art contemporain de Montréal Métro: Place-des-Arts

Sans être infernal, l'été montréalais a ses moments d'humidité écoeurante. Il devient alors fort avantageux de trouver un endroit où l'air climatisé est en fonction. Si vous avez épuisé le répertoire de films à grand déploiement du cinéma du coin, des endroits comme le Musée d'art contemporain deviennent particulièrement attrayants. Comme d'habitude, l'accès au musée est gratuit le mercredi après 18h00; autrement, le coût d'entrée est de 4\$ sur présentation d'une carte étudiante.

Cette année, un événement à surveiller au MACM est *La Triennale québécoise*, une exposition consacrée à l'art contemporain québécois. Disponible à partir du 24 mai, elle s'étend sur l'ensemble du musée et rassemble les trouvailles de quatre commissaires, sous le slogan «Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme». Cette exposition est une excellente occasion de découvrir la production artistique d'ici, tous médiums confondus.

Mile-End Métro: Rosemont

Nos collègues du *Daily* dressaient récemment un portrait ambivalent de ce quartier situé au nord du Plateau-Mont-Royal, connu entre autres pour sa contribution à la scène musicale montréalaise. Envahissement commercial à part, il n'en demeure pas moins que l'endroit contient plusieurs échoppes dignes d'être visitées. Pour les amateurs d'*origami* et de bricolage, Au Papier japonais (24, Fairmount O.) est un incontournable. Sa collection d'imprimés et de papiers délicats est tout simplement somptueuse.

Le magasin a l'avantage d'être situé juste à côté de Bagels Fairmount (74, Fairmount O.), où l'on peut acheter des «bagels de la veille»: chaque sac est un agencement aussi mystérieux qu'abordable d'une douzaine de ces délicieux petits pains. À l'instar de Bagels Saint-Viateur (263, Saint-Viateur O.), la boulangerie est ouverte 24 heures sur 24.

Autrement, les amateurs d'art seront servis par la présence de Dare-Dare (parc sans nom, entre Saint-Laurent et Clark à la hauteur de Rosemont). Cet été, le centre organise du 5 au 8 juin l'événement Aux bons plaisirs fugaces, sorte de camping en plein air où les participants montent diverses œuvres et installations. Le quartier accueille aussi quelques galeries, à l'instar d'Art Mûr (5826, Saint-Hubert) et de la galerie Clark (5455, avenue de Gaspé). Si le design vous intéresse, le magasin Commissaires (5226, boul. Saint-Laurent) en est un à ne pas manquer pour profiter de la richesse qu'offre Montréal dans ce domaine, d'ailleurs classée ville UNESCO de design.

L'irréductible Casa del Popolo présente également cet été son Suoni per il Popolo, festival de musique avant-gardiste et de libération expérimentale. Les concerts auront lieu à la Casa del Popolo (4873, boul. Saint-Laurent) et à la Sala Rossa (4848, boul. Saint-Laurent) du 1er au 30 juin.

Lac aux Castors Métro: Mont-Royal ou Côte-des-Neiges

Le Lac aux Castors présente plusieurs avantages vis-à-vis des autres espaces verts montréalais. Il offre un point d'eau plus vaste que la pataugeoire du parc Lafontaine, où il est d'ailleurs risqué de se faire attaquer par une armée de pigeons et d'écureuils. Sa population d'oies et de canards s'avère également plus civilisée. Situé au cœur de la montagne, ce parc offre un certain isolement du brouhaha urbain et la possibilité de faire une promenade escarpée, du pédalo... ou de simplement s'étendre pour faire le farniente.

Piknik Electronik Métro: Jean-Drapeau

Si vous cherchez une alternative aux tam-tams ayant lieu chaque dimanche au mont Royal, le Piknik Electronik s'avère une option musicale dominicale. Au parc Jean-Drapeau, sur l'île Sainte-Hélène, cet événement accueille pour un prix modique les amateurs de musique électronique de 13h00 à 20h00... et parfois même plus tard. La formule permet d'assister aux prestations de DJ d'ici et d'ailleurs sans pour autant s'enfermer jusqu'aux petites heures du matin. Que demander de plus? ☺

Des nouvelles de Ta Mère

Le lundi 31 mars dernier avait lieu au bistro Vices et Versa le lancement de *Plusieurs excuses*, recueil de nouvelles signé Stéphane Ranger et dernier-né des Éditions de Ta Mère. *Le Délite* a rencontré le jeune auteur, dont c'est la première publication, entre deux séances de signature.

entrevue

Le Délite (L.D.): Comment perçois-tu ton livre? Comment voudrais-tu le décrire?

Stéphane Ranger (S.R.): [...] (Il réfléchit.) Ça paraît en le lisant que ça vient d'un jeune auteur. Il y a beaucoup de préoccupations dans le paraître, le devenir. Ça met en scène, à travers une multiplicité de voix narratives et de situations, les efforts d'un jeune homme [...] qui, dans sa recherche de l'accomplissement, vit des échecs. C'est surtout tourné vers les échecs, qui sont dépeints avec beaucoup d'autodérision. La voix narrative est réfractée à travers différents narrateurs qui finissent par... «s'autocaser», disons.

L.D. :
Ton livre est un recueil de nouvelles. Est-ce que ça t'aide, plus que s'il avait été un roman, à explorer plusieurs voix narratives?

S.R.: Oui. Je pense aussi qu'un écrivain a beau avoir de l'ambition, se lancer dans l'écriture d'un roman et même réussir à le publier, ça va être «poche». C'est très rare qu'un écrivain publie un premier roman, pis que c'est bon. [...] Moi, sans aucune prétention, j'ai commencé à écrire des nouvelles, j'ai trouvé qu'elles étaient de mieux en mieux, pis je les organisées en recueil.

L.D.: J'ai entendu ton livre être qualifié d'autofiction. Qu'est-ce que tu en penses?

S.R.: [...] Je n'ai pas de présupposés par rapport à ça. [...] Cela dit, je suis d'accord avec beaucoup d'écrivains qui disent: «On écrit sur ce qu'on connaît et ce qu'on connaît le plus, c'est notre vie». [...] Il y a beaucoup de création

dans ce que j'écris. Il y a ma vie, mais c'est toujours transformé. [...]

L.D.: Comment as-tu vécu le processus d'édition?

S.R.: [...] Guillaume [Cloutier, directeur littéraire de Ta Mère] m'encourageait. Il me suggérait: «Coupe ce passage-là. Ça, c'est pas 'tight'. Ici, c'est mal exprimé». Ça a été super bien. [...] À la base, [...] je me disais que j'allais le faire pour moi. Mais là, «ayoye»! Ça fait 100 pages en tout! Ça tient debout. [...] Je suis content de l'avoir fait. [...]

L.D.: Est-ce que tu penses renouveler l'expérience?

S.R.: Oui. Je leur ai dit que je travaillais à deux romans. Pis ils m'ont dit: «N'importe quand. Envoie-nous ça. Nous autres, on est prêts à continuer de travailler avec toi».

L.D.: En terminant, dirais-tu que ton livre est un peu un exercice vers quelque chose de plus linéaire?

S.R.: Oui. J'en suis quand même fier, mais [...] je m'en vais vers quelque chose d'autre. Il y a beaucoup de choses hard core, limites là-

dedans. Des fois, c'est grave. Surtout au début, les premières nouvelles. [...] Mais à la fin, il y a plus de réflexions. [...] Je veux pas m'enligner dans la littérature de la déchéance pour la déchéance. Il y a des thèmes qui me sont chers, comme traiter avec les difficultés de la vie. Mais j'veux pas faire du Marie Laberge!

L.D.: Donc, on peut s'attendre à de l'espoir et du bonheur pour les prochains?

S.R.: Oui, mais il y en a aussi là-dedans quand même... ☹

Propos recueillis par Cynthia Cloutier Marenger.



Stéphane Ranger (à droite) en compagnie d'un fervent admirateur anonyme.

Pierre-Olivier Brodeur / Le Délite

Promesse d'un avenir meilleur

It's a Free World..., film sur le commerce des travailleurs immigrants, montre la misère et l'humiliation se cachant derrière l'espoir d'hommes et de femmes qui fuient leur pays à la recherche d'un monde libre.

cinéma

Mathilde Routy
Le Délite

Angie, une femme monoparentale dans la trentaine, vient d'être renvoyée de son travail pour la énième fois et replonge dans la frustration de passer de petit boulot en petit boulot. Connaissant le monde des agences de placement pour travailleurs immigrants, elle se décide à créer sa propre entreprise. Elle entraîne dans son sillage son amie Rose, en lui dressant un portrait idéalisé de son projet: aider des travailleurs désespérés à la recherche d'un emploi, tout en gagnant énormément d'argent. Angie justifie son désir de changer de vie par sa volonté d'assurer un avenir meilleur à son fils. Bien vite, elle n'aidera plus ces travailleurs.

Dans sa lignée de films engagés, *Bread and Roses* (2000) et *The Wind that Shakes the Barley* (2006), Ken Loach peint ici une réalité crue, une

héroïne qui, non pas par fragilité, mais par appât du gain, se transforme en monstre. Angie exploite, vole et rabaisse continuellement ses employés. Ils deviennent des bêtes et elle, une esclavagiste des temps modernes. Après plusieurs années d'exploitation par ses employeurs, elle exploite à son tour ces hommes et ces femmes d'une grande vulnérabilité. On voudrait pouvoir comprendre et expliquer le comportement d'Angie, mais rien n'y fait, son histoire ne peut excuser la violence qu'elle fait subir à ces travailleurs. Ken Loach montre un aspect sombre de la nature humaine: l'égoïsme.

Le jeu des acteurs contribue grandement au réalisme nécessaire pour que le film se développe. Ils jouent avec simplicité et naturel, dotant l'œuvre de Ken Loach d'une grande humilité. L'humanité du film commence d'abord dans le jeu des acteurs.

Dans tout le film, seuls deux personnages possèdent une conscience, le père d'Angie et Rose. Alors que la jeune femme est fière d'avoir créé sa propre entreprise, son père dénonce les conditions de travail des immigrants. Il va même plus loin dans sa réflexion, en posant la question de l'avenir des ouvriers anglais. Comment peuvent-ils concurrencer ces travailleurs qui acceptent d'être payés beaucoup moins cher que le salaire minimum? Tout au long du film, le spectateur est interpellé par de telles questions. Des questions qui dépassent notre individualité, notre quotidien, qui appellent à une réflexion collective.

Le dernier plan nous laisse sur les trois points de suspension du titre: *It's a Free World...* Le discours ambiant prône que tout est possible dans ce monde, mais le possible est très souvent synonyme de domination, d'exploitation et de violence. Un monde libre, mais pour qui? ☹

L'art sans dessus dessous Mathieu Ménard

COMMENT INAUGURE-T-ON UNE dernière chronique? Je suis fatigué et les muses m'ont abandonné. J'ai bien cherché conseil auprès de ma colocataire, mais elle m'a simplement demandé d'écrire «*Steph is the coolest chick in the world*», cette phrase compulsive qui apparaît sur les feuilles orphelines errant dans l'appartement. La création, dans l'écriture comme ailleurs, c'est se laisser contaminer par ses expériences et son entourage, pour enfin partager ce qui nous marque (ou nous perturbe, c'est selon). Toutefois, une phrase ne suffit pas pour monter un argument.

Quand l'inspiration manque, il est avisé de se promener dans les méandres du passé. Il y a longtemps (ou était-ce la semaine dernière? je ne me souviens plus...), un vieux sage a dévoilé que l'antidote à la schizophrénie d'une chronique était le suicide. Soit. Mais s'il faut une mesure aussi drastique, je préfère encore le souffle divin des kamikazes. À défaut de faire une chronique blanche, ou de ne pas envoyer cette page à l'imprimeur, mon arsenal est limité. Je plonge plus profondément dans le passé, dans les livres posés sur ma table de travail. C'est la fin de session après tout. J'y vois Augustin et deux Thomas –d'Aquin et Hobbes. Ils me chuchotent une petite salve empoisonnée qui nourrira cette joyeuse chronique suicidaire: la vie est laide.

Pas besoin de définir le péché originel ou la nature humaine pour constater à quel point nous pouvons être misérables. Personnellement, il suffit que je songe à ce type que j'ai aperçu un jour à Parc-Extension. Soutenu par un membre de sa famille, il poussait des hurlements inhumains en cachant entre ses mains son visage ruisselant de sang. Nous vivons tous notre lot d'expériences étranges. Certains vont les dissimuler; d'autres, les partager, les raconter, les représenter.

L'art est souvent en symbiose avec nos questionnements existentiels. Dans la peinture, la sculpture et le vitrail, l'artiste construit les terrifiantes idoles que nous vénérons, à défaut de savoir ce qui nous attend au trépas. Quand la science décide de laisser de côté cette interrogation, l'art questionne l'apparente supériorité rationnelle de l'homme. Il représente, sur la toile ou à travers l'objectif de l'appareil photo, les exquises cruautés dont le genre humain se montre capable. Penser est un processus complexe, plein de contradictions. Il n'est pas toujours évident de le montrer sous un jour positif. Si les standards de la science nous échappent –lisibilité, reproductibilité, prévision–, nous retournons à la poésie.

Je ne veux pas dire par cela que l'art est un refuge *esthétique*, une vulgaire parure contre les injustices de la réalité. À moins de tenter de concurrencer Oscar Wilde, on peut difficilement vivre suivant la vertu de la beauté. Celle-ci s'inscrit dans un discours plus vaste, à la fois circonstanciel et fluide. Imaginez si on utilisait un argumentaire aussi étroit dans d'autres disciplines: on pourrait dire de Charles Darwin qu'il ne vaut rien parce que ses enfants étaient consanguins.

L'appréciation esthétique d'une œuvre peut dépasser le savoir-faire technique de

Chambouler

la *mimesis*, l'imitation de la réalité. Elle se mesure aussi au potentiel d'évocation, c'est-à-dire qu'elle permet au visiteur d'associer ses souvenirs et ses connaissances à l'œuvre proposée. Au fur et à mesure que l'on comprend davantage les procédés plastiques menant à la création, on accède plus concrètement à l'expérience du sublime, à cette frontière subtile entre la matière et l'idée, entre le jeu de l'acteur et soi, entre l'accumulation de mots et l'échafaudage d'une fiction.

Comment peut-on envisager le discours d'une œuvre d'art dans un milieu contemporain? Je suggère qu'on le fasse dans une optique de remise en question radicale. Comme dans plusieurs autres sphères du savoir, il est tentant de s'appuyer fermement sur les acquis du passé pour progresser modestement. En le ratissant, on obtient une meilleure vue d'ensemble et on évite de répéter les mêmes erreurs. Vénérer les disparus est la voie de la facilité –il faut aller jusqu'au bout et procéder au questionnement.

Cela est d'autant plus difficile dans le contexte de l'art dans la mesure où sa voie de diffusion principale est le musée. Qu'est-ce qu'un musée, sinon un réceptacle d'artefacts du passé, un sanctuaire aux lumières tamisées dans lequel on recrée le passé, l'histoire naturelle ou le brouhaha de l'atelier? Le questionnement devient une sortie. C'est pourquoi des artistes comme BGL ou Jean-Pierre Gauthier transforment le musée en un labyrinthe où ils installent des sculptures qui se trémoussent et attaquent le visiteur.

Être artiste, maintenant, c'est se balancer entre l'expertise matérielle et la connaissance de l'histoire de l'art, en multipliant les contaminations entre plusieurs disciplines. Je connais peu de créateurs qui s'inscrivent strictement dans la tradition des beaux-arts. Les œuvres d'aujourd'hui mesurent les déterminismes physiques de la perception pour mieux s'en échapper. D'autres, comme les frères Chapman, s'appuient sur d'anciennes créations (les gravures horribles de Goya) pour y adjoindre une dimension critique. Pour souligner la célébration sadique des illustrations originales, ils y ajoutent des personnages ludiques et enfantins. Une œuvre réussie engendre la conversation –non seulement dans le milieu de l'art, mais aussi entre les visiteurs, qui comparent leurs interprétations, partagent leurs réflexions, leurs souvenirs.

La vie est laide. Mais si on la remet en question et la décortique, on peut peut-être en rire un peu, et en ressortir plus libre.



Brèves culturelles

compilées avec brièveté pour une dernière fois par Pierre-Olivier Brodeur

MUSIQUE

Feist triomphe aux Juno

L'artiste Feist, connue notamment pour son succès «1,2,3,4» (popularisé par une publicité d'Apple), a été couronnée d'honneurs aux Juno Awards, gala de la Canadian Academy of Recording Arts and Sciences. La chanteuse originaire de la Nouvelle-Écosse a en effet reçu cinq des prix les plus prestigieux: meilleure chanson, meilleur album, meilleur album pop, artiste de l'année et meilleure auteure-compositrice.

Si Céline Dion et Avril Lavigne (respectivement six et cinq nominations) n'ont reçu aucun prix, le groupe montréalais Arcade Fire a quant à lui gagné dans les catégories meilleur album alternatif et pochette de l'année. Daniel Bélanger a reçu le prix du meilleur album francophone pour *L'échec du matériel*, alors que c'est Michael Bublé qui s'est vu décerner le prix du vote du public (Radio-Canada.ca).

CINÉMA

Charlton Heston s'éteint

C'est dans sa résidence située à Beverley Hills, en Californie, que s'est éteint samedi l'acteur Charlton Heston, véritable légende du cinéma américain, succombant à la maladie d'Alzheimer, dont il souffrait depuis plusieurs années. Ses grands succès sont innombrables: *Les dix commandements*, *Ben-Hur* (qui lui a valu d'être récompensé par l'Oscar du meilleur acteur en 1959), *Antoine et Cléopâtre*, *Jules César* et, bien sûr, l'inoubliable *Planète des singes*.

Charlton Heston s'est également distingué dans sa carrière de militant, d'abord en tant que président de la Screen Actors Guild, puis pour son implication dans le mouvement pour une reconnaissance des droits des Noirs durant les années 1960. Plus récemment, il a dirigé la National Riffle Association, ce qui a fait du populaire personnage un objet de controverse (Associated Press).

Le Délite vous propose

Toutefemme

Espace Go
(cf. page 15)

Sorties estivales

Montréal
(cf. page 16 et 17)